VOLUME I. WINNIPEG, MARDI, 28 OCTOBRE 1913 NUMERO 24

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

DIEU ET MON DROIT

Rédaction et Administration:
619 AVE. McDERMOT
Télephones - - Garry 4264-4265

FALSIFICATION

A notre demande, le *Free Press* d'hier publiait la traduction de nos remarques de la semaine dernière sur la réponse du Bureau des Ecoles de Winnipeg à la lettre du docteur McKenty, le 10 juillet dernier.

Nous l'en remercions.

Ses lecteurs ont ainsi pu connaitre notre opinion non-seulement sur la conduite des membres du Bureau des Ecoles de Winnipeg mais encore et surtout notre opinion sur la conduite de la majorité en cette province. Nous ne blâmions seulement pas les quelques membres du Bureau mais toute la majorité qui a voulu et maintient le régime de la double taxe. Ce dont se plaignait notre lettre au *Free Press*, c'était d'une atténuation et d'une limitation de nos reproches.

* * *

Cette traduction—généralement bien exacte—de nos remarques par le *Free Press* nous prouve qu'il peut très bien rendre du français en anglais et que quand le sens du texte anglais diffère notablement et même radicalement du texte français, c'est qu'il le veut, c'est qu'il traduit certains mots français par des termes anglais qui n'en sont nullement l'équivalent.

* * *

Depuis longtemps, le *Free Press*, digne fils naturel des persécuteurs de 1890, poursuit une campagne acharnée contre le catholicisme et le français dans l'Ouest. Pour atteindre son but, il n'es pas d'insanité—à preuve sa découverte de l'enseignement des classiques français par la méthode phonétique—ni de malhonnêteté qu'i ne se permette.

Mercredi dernier sous le titre "A Frank Admission"—Un franc aveu—le *Free Press* s'efforçait de prouver que l'enseignement de l'anglais passait en second dans les écoles des districts français et que les écoles catholiques y étaient "en pratique" des écoles françaises.

Sa preuve, il la tire d'une lettre de M. l'abbé Bouillon, missionnaire-colonisateur, publiée dans la *Liberté* du 30 septembre dernier et reproduite dernièrement par le *Manitoba*.

De ce long manifeste, il a détaché ces quelques lignes qui suivent:

"Mais dès maintenant l'on peut prendre ceci pour acquis, que l'on trouvera au Manitoba des écoles catholiques et, AU BESOIN, françaises; des villages où le colon peut se procurer tout le nécessaire, des chemins de fer qui relient entre eux tous les centres et sillonnent la province en tous sens."

"Le Manitoba, chers compatriotes, vous paraîtra une autre province de Québec, sauf que les terres y sont d'une richesse incomparable."

Notez bien les mots "AU BESOIN". Nous les retrouverons ou plutôt nous ne les retrouverons pas du tout. Cela permettra de saisir sur le vif un des procédés de falsification de la vérité au *Free Press*.

Ces deux mots "AU BESOIN", voyez les se modifier dans la traduction du *Free Press* et d'agneau devenir lion.

"From now on it may be taken for accepted that you will find in Manitoba Catholic schools, and, AS FAR AS THAT GOES, French schools. There are villages where the settler can procure all that is necessary, and railways, binding all the chief places, radiate in every direction. Manitoba, dear compatriots, will seem to you like another province of Quebec, except that the soil is of an incomparable richness."

"AU BESOIN" traduit par "AS FAR AS THAT GOES", c'est un peu raide.

"AU BESOIN" signifie "en cas de nécessité", "s'il le faut" et ne se peut traduire par "AS FAR AS THAT GOES"—"en pratique". De plus, dans cet entrefilet, tout le sens est rigoureusement déterminé par les mots "AU BESOIN". Dans le texte anglais, supprimez les mots "AS FAR AS THAT GOES" et remplacez-les par "if necessary" ou encore "if needful", qui tous traduisent exactement "au besoin". Du coup, tout le sens accusateur du texte angiais s'évanouit. Et partant s'écroule toute l'attaque faute de base.

* * *

Bagatelle! dira-t-on. Soit; mais qui démontre et illustre bien les procédés de falsification de la vérité en honneur au *Free Press*.

On triture une petite locution, on fait exécuter une radicale pirouette à deux mots déterminant seuls le sens de la phrase, et, voilà une bonne flèche contre le gouvernement et une occasion de s'attaquer au français.

Malheureusement, il y a des journalistes qui s'astreignent à contrôler mot à mot une traduction ne dépassât-elle même pas dix lignes.

Et alors l'on court risque, comme un chat malpropre, de se faire fourrer le nez dans sa fiente.

LA MACONNERIE ET L'ECOLE D'ETAT NEUTRE

A propos de l'incident scolaire de Saint-Claude, votre correspondant, (*Liberté*, 2 sept.), me met plus ou moins en cause,—d'une façon du reste trop flatteuse,—en me prêtant, en matière de Maçonnerie, une autorité qui n'est pas mienne mais celle des Papes, depuis 1738 jusqu'à nos jours.

J'ai l'honneur d'être ce qu'on appelait jadis en France et en Belgique, de ces "ultramondains" qui croient en l'autorité des Papes, parce qu'ils croient en celle du Christ et qui combattent la Maçonnisme, comme hérésie totale, parce que tel est l'ordre des Papes, donne plus spécialement aux publicistes catholiques.

Voilà mon autorité.

Pie X.

Votre correspondant rappelle le mot du Juif et Franc-Maçon Jules Simon sur ceux qui "ont un F.'. M.'. sur le nez". A cette époque, les catholiques français commençaient à sentir l'oignon... maçonnique. Et le Juif tachait de les ridiculiser.

Le 29 septembre 1896, à Venise, le cardinal patriarche Sarto disait à la Jeunesse catholique: "Luttez, luttez sans cesse contre la secte infâme... Moi aussi j'ai cru longtemps "exagéré ce qu'on affirmait d'elle; mais depuis, par mon ministère même, j'ai eu l'occasion de toucher du doigt les plaies qu'elle ouvre; depuis, *j'ai été convaincu que tout ce qui a été publié au sujet de cette association infernale n'a pas dévoilé la vérité entière*" (1)

Il y a de cela plus de 15 ans. On a fouillé, depuis, je puis dire à fond, la "Maçonnerie".

Pie X, en 1913, pourrait affirmer, que la vérité entière sur la secte infernale est enfin dévoilée, prouvée historiquement, quant à ses vraies origines judaïques, kabbaliques, en Angleterre même, son lieu de naissance prédit par l'Apocalypse.

Quant à son esprit, des découvertes récentes, documentaires, sont de nature à confirmer pleinement non seulement le jugement de 1896, mais encore ce que me faisait l'honneur de m'écrire, le 29 avril 1879, le cardinal Dechamps:

"La Maçonnerie c'est l'Eglise à l'envers: c'est l'anti-christianisme, c'est le satanisme".

Léon XIII.

L'éminent théologien rédemptoriste avait vu dans le Maçonnisme la parodie Kabbalique de l'Eglise du Christ, parodie satanique, parce que le Kabbalisme Judaïque lui-même, inspirateur, organisateur du Maçonnisme, est fondamentalement sataniste.

Quatorze ans avant la dénonciation du Patriarche Sarto, Léon XIII répondait à une lettre du F.'. Prince de Galles (1884-1885) alors Gr.'. M.'. officiel de la Maçonnerie Impériale, qui demandait au Pape—par ordre secret du *Suprême Conseil* de Londres—d'épargner la Maçonnerie Impériale:

"Les loges anglaises, avec leur hypocrite tranquilité, sont plus redoutables à l'Eglise que la turbulence des FF.'. Maçons dans d'autres pays". (2)

Voila mon autorité.

* * *

LES ETAPES

Quant au travail secret de la secte mondiale,—née à Londres, au XVIIIe siècle, des FF.'. Rose-Croix, anglais, secte Kabbalique d'origine templière, dirigée, d'une façon occulte, par le Judaïsme anti-chrétien,—dans ce que j'appellerai la "Maçonnerie de l'Ecole neutre",—construction dont les Gr.'. architectes en loge sont les inventeurs patentés,—je me bornerai aux principales dates historiques modernes, qui attestent les étapes successives de cette oeuvre architecturale occulte.

Précisons l'histoire de "l'Ecole maçonnique" masquée de "neutralité"—"*un sectarian*"—destinée à supplanter, peu à peu, partout, si possible, l'Ecole chrétienne.

Ainsi, l'école *neutre*, par le fait même de son origine, de son plan, caché, est essentiellement l'Ecole *sectaire*. C'est l'école de la secte secrète qui constitue l'Anti-christianisme militant. Le plan de cette école, comme le plan même de la Maçonnerie, est de main Judaïque, Kabbalique.

Voyons les dates historiques:

XVIe SIECLE

Luther, l'apostat, sur lequel la lumière se fait de plus en plus, appartenant, après son apostasie, à la secte Kabbalique des "Rose-Croix". Il scellait ses lettres à ses intimes d'un cachet particulier portant les emblêmes sacrilèges et obscènes de la secte: Une *croix* (phallique) plantée dans une *rose*, dont il me répugne de préciser le symbolisme infâme.

L'immense masse des "protestants" ignorent absolument cela...

Or c'est ce "Réformateur" qui le premier,—soufflé par les Kabbalistes Rose-Croix, comme Reuchlin, autre apostat, son maître et Mélanchton son conseiller intime—lança dans ses écrits révolutionnaires le principe de la "Séparation" de l'Etat et de l'Eglise et le principe du monopole de l'Etat, *séparé de la Religion*, comme "Educateur National".

Voilà le point de départ historique de "l'Ecole d'Etat neutre."

J'ai eu, en Belgique, jadis, sous les yeux, un document maçonnique, authentique, émané du "chapitre" de la loge dite des *Amis Philanthropes* (!!) de Bruxelles, mettant à l'ordre du jour d'une *tenue* des hauts FF.'. du "Chapitre" le document même, extrait des oeuvres de Luther, sur l'école d'Etat neutre.

Je regrette de ne pouvoir joindre ici la reproduction de cette convocation documentée. J'espère pouvoir le faire un jour.

XVIIIe SIECLE

Le principe de l'Ecole d'Etat *neutre* a fait du chemin depuis Luther. En Allemagne, en France, la Maçonnerie travaille activement à la construction occulte de *son* école d'Etat. Mais il fallait au préalable, détruire l'école chrétienne et les ordres religieux d'enseignement chrétien. Les F.'. "Philosophes", obéissant au mot d'ordre "Ecrasons l'infâme" (le Christ) cri de guerre talmido-maçonnique de F.'. Arouet-Voltaire, *initié* F.'. M.'. en la loge de Saint-Paul (Londres 1726)—neuf ans après la fondation Kabbalo-Rosi crucienne de la *Grande Loge* de Londres (24 juin 1717)—s'employent, avec une activité prodigieuse, à cette destruction, sous le règne du triste Louis XV—dont le successeur devait être guillotiné, en 1793, par les FF.'. de la Révolution dite française.

F.'. Arouet-Voltaire est un de ceux qui travaillent le plus à cette destruction préalable spécialement en ce qui concerne les Jésuites, ces maîtres de l'Education chrétienne.

Le complot Jésuiticide s'exécute en Portugal (1759); en France (1762); en Espagne (1767); à Naples et en Autriche.

Puis commence l'édification occulte de l'Ecole d'Etat neutre, par les constructeurs maçons "coalisés, conformément au principe proclamé par F.'. Rose-Croix Luther et précisé, au XVIIIe, à Londres, par le *Suprême conseil* occulte, Kabbalo maçonnique, dont le vrai chef, d'après des révélations récentes, parait avoir été le rabbin Kabbaliste F.'. Falck-Schelck, caché à Londres. (3)

FRANCE

Les loges, je parle seulement de la France, bâclent, en secret, le programme de l'Ecole d'Etat *neutre, laïque*, etc., à substituer à l'Ecole chrétienne. Les FF.'. Arouet-Voltaire—et de la Chalotais s'y emploient, avec frénésie Il faut lire là-dessus Henri Hilo: "*L'Action maçonnique au XVIIIe siècle*. T. 1. Ch. V. pp. 18-60. (Paris. Bloud. 1905.)

En Allemagne le F.'. Weishaupt, fondateur Kabbaliste, de *l'Illuminisme* maçonnique déclarait aux initiés: "*Il faut nous emparer de l'Education.*"

En même temps la Maçonnerie en France, était "illuminée"—afin de préparer l'explosion de 1789.

1789-1795

La Maçonnerie, pour la première fois, en France, devient l'Etat. Elle fonde sa république et *son* Ecole.

Les FF.'. Talleyrand (apostat) Condorcet, Lepelletier, Daunou fabriquent la loi de 1792: l'Etat sans Dieu *Education national*.

En 1793 F.'. Robespierre esquisse un nouveau plan "d'Education nationale' par l'Etat, c'est-à-dire d'Education maçonnique par l'Etat maçonnique.

La République dite française bâcle la loi de 1795 imposant à la France "l'Ecole d'Etat neutre".

1801, c'est le Concordat. Croyez-vous que Napoléon ait renoncé à l'Ecole d'Etat. Nullement. Il appartenait à la Maçonnerie. (4) Il maintient le principe cher aux FF.'. Luther, Voltaire, La Chalotais, Condorcet, Robespierre et *tutti quanti*.

Les lois Maçonniques de 1792, 1795 sont confirmées par une loi nouvelle, oeuvre des FF.'. Thibeaudeau, Talleyrand, Roederer et Fourcroy. L'État garde le monopole de "l'Education nationale". Sous l'Empire de F.'. Napoléon, le F.'. Fourcroy, ministre d'Etat, fait voter, en 1806, une nouvelle loi de monopole éducatif sous le nom d'*Université d'Etat*. "C'est cela", dit le F.'. Empereur à son ministre, F.'. Fontanes, "vous m'avez compris."

* * *

XIX SIECLE

Le principe de l'Etat, séparé de la religion, *Maître d'Ecole, Maître de l'Ecole*, reste debout grâce à la Maçonnerie sous tous les régimes qui succèdent en France, au premier Empire: F.'. Louis XVIII, F.'. Charles X, F.'. Louis Philippe, la République de 1848, le second Empire (F.'. Napoléon III, ancien carbonaro) et la République No. 3 "fille de la Maçonnerie" (F.'. Desmons, président du *Convent* de Paris, 29 sept. 1909.) Beaucoup de "profanes" seront étonnés d'apprendre le maçonnisme des trois rois qui succédèrent au F.'. Louis Napoléon. Ce sont des révélations documentaires nouvelles.

1877-1913

Période du régime actuel "républicain" (liser maçonnique) en France, depuis trente-cinq ans. Triomphe de l'Ecole d'Etat neutre: "laïque, gratuite, obligatoire", *sans Dieu, contre* Dieu.

Inutile de rappeler, même en abrégé, l'histoire, très moderne, de ce régime scolaire.

Voilà pour la France.

* * *

Les événements se précipitent, tous dans la voie ouverte, au XVIe siècle, par F.'. Luther "Rose-Croix".

Hurrah! pour l'Etat *neutre*, maître d'école, maître de l'école!

Il faut revenir sur les dates.

AUX ETATS-UNIS

1848-1850. La secte Kabbalo-maçonique, — révélations de Brownson, ex-F.'. M.'. converti au catholicisme,—organise secrètement, dans chaque Etat, sous la direction monopolisée de l'Etat, l'Ecole d'Etat *neutre*. Toujours le plan de Luther! Aujourd'hui, ce régime d'athéisation, de déchristianisation, de démoralisation scolaire, *sous l'oeil de l'Etat*, est battu en brèche mais uniquement par l'école catholique paroissiale (1,100,000 enfants). L'école d'Etat *neutre* pervertit onze millions de petits *Yankees*. Voilà le fait. (5)

BELGIQUE

1854. Un mot d'ordre électrique part de Londres (*Suprême Conseil*) pour la Maçonnerie continentale, haute et basse.

Le 24 juin 1854 (fête des Rose-Croix) le F.'. T. Verhaegen, Gr.'. M.'. convoque à Bruxelles, le ban et l'arrière ban maçonnique pour leur communiquer le mot d'ordre.

Le plan discuté alors, pour le premier Congrès scolaire maçonnique en Belgique, se résume comme suit:

I. L'éducation du peuple, l'enseignement public doivent *relever de l'Etat* et par l'Etat (asservi à la Loge) relever de l'influence maçonnique.

II. Ce programme doit, au besoin, être réalisé par la force.

1864. 27 déc. Second Congrès maçonnique scolaire tenu à Anvers. On y prépare la loi de *neutralité*, qui, sous la direction de l'Etat, sera imposée, en 1878, à la Belgique par F.'. P. Van Humbeeck, devenu "ministre de l'instruction publique.

A la fin des débats secrets, le dit F.'. prononce un discours significatif, dont voici le passage principal:

"*Oui, un cadavre est sur le monde: il barre la route du progrès;* ce cadavre du passé, pour l'appeler par son nom carrément sans périphrases, c'est le catholicisme...

"C'est ce cadavre, mes FF.'., que nous avons aujourd'hui regarder en face.

"Et si nous ne l'avons pas jeté dans la fosse, nous l'avons soulevé du moins de manière à l'en rapprocher de quelques pas.

"C'est un grand résultat..."

Le 21 août 1878, interpellé au Sénat belge sur ses intentions au sujet de la *sécularisation* ou *laïcité* de l'enseignement primaire, notamment en ce qui concerne la *morale chrétienne* fondée sur les dix commandements de Dieu, le F.'. *Fossoyeur* répond:

"*La doctrine consignée dans les dix commandements de Dieu, et dans les commandements de l'Eglise est tout simplement la négation de la liberté de conscience. C'est la doctrine d'un secte.*

Cette doctrine ne fera plus partie de l'enseignement primaire."

Contre cette "loi de malheur", les catholiques belges se lèvent en masse. En 1884, ils balayent la Maçonnerie et son Ecole maçonnique.

HOLLANDE

1858. Dès 1858 les loges de Hollande, obéissant comme en Belgique, au mot d'ordre du Supr.'. Sons.'. de Londres, imposent, sous prétexte de "libéralisme"—comme en Belgique, en 1878,—l'Ecole d'Etat *neutre*. Les catholiques, unis aux protestants encore chrétiens, la combattent encore aujourd'hui.

ANGLETERRE

1870. En Angleterre, la Maçonnerie, après avoir agi en Belgique, en Hollande, aux Etats Unis, saisit l'occasion de l'avènement du "libéralisme" sous Gladstone, pour introduire le principe de Luther. L'Etat s'empare de l'Education. Il impose l'Ecole *neutre,—unsectarian*—de la secte maçonnique. Elle est obligatoire comme aux Etats-Unis. Les catholiques et les anglicans encore chrétiens, sont seuls à la combattre.

Le régime cher à F.'. Rose-Croix Luther sévit actuellement, dans tout l'Empire anglais.

CANADA

1867-1875. A peine la confédération est-elle organisée que la Maçonnerie introduit dans la législation fédérale le principe de l'Etat "Educateur national" et, implicitement, celui de l'Ecole publique *neutre*—en vertu même de la *neutralité* de l'Etat, *séparé* de la Religion.

La Constitution fédérale, attribue à l'Etat provincial la *faculté* et le *droit* de "faire des lois sur l'Education" lois parlementaires, lois d'Etat.

Pour faire avaler le principe de Luther aux catholiques on leur "garantit" l'école publique "séparée". Garantie illusoire! En vertu du principe même de l'Etat éducateur *neutre*, "national", cette garantie est condamnée à disparaître, peu à peu.

Regardons autour de nous. L'Ecole "séparée" publique, d'Etat, ne tient plus debout que dans les pays de Québec et d'Ontario, où elle est battue en brèche. Par qui? Par la Maçonnerie par l'Orangisme,

La lutte actuelle, en Ontario, est un épisode, significatif.

Partout ailleurs sévit l'Ecole l'Etat *neutre* maçonnique—avec plus ou moins d'atténuations comme à Halifax.

1890. Au Manitoba, les FF.'. Cameron, J. Martin, Clifford Sifton, Greenway et Co. imposent—au nom du libéralisme—l'Ecole d'Etat *neutre*. Ils détruisent l'Ecole "séparée" "garantie" par la Constitution.

En dépit de "l'arrangement" "Laurier-Greenway, ce régime reste debout, avec plus ou moins d'incommodements, plus ou moins provisoires. Il ne parait guère que les amendements Coldwell, à double face, y apporteront plus d'améliorations que "l'arrangement" de 1897.

Le maçonnisme et l'Orangisme veillent,—Deux têtes sous le même bonnet triangulaire.

Est-il nécessaire de rappeler, en outre, la politique scolaire des FF.'. Goggin et Haultain, de 1880 à 1905, dans le Nord Ouest?

* * *

Après cela, peut-il rester, encore, pour les catholiques du Canada, le moindre doute sur l'action maçonnique, en matière scolaire, toujours sous prétexte de "libéralisme."

---

(1) "*S. S. Pie X*", par Hoornaert et Mervillie, prêtres belges. Vol. in 8o. Deselée 1909. V. p. 261. Texte authentique.

(2) "Conférence maçonnique universelle d'Anvers" du 21 au 24 juillet 1894. Bruxelles 1894. F.'. Weissenbruch (Juif) imprimeur. Déclaration secrète du F.'. Tempels, 22 juillet, pp. 38-39.

(3) Cette révélation résulte de la publication, par Benjamin Fabre. (Paris 1913, 3 rue Solférino, *Renaissance française* des archives secrètes, photographiées, d'un haut F.'. français (1753-1814), inconnu jusqu'ici dans l'histoire "profane" son nom de guerre était: *Franciscus a capite galeato* (François à la tête casquée). Dans ces archives maçonniques le F.'. Falk, joue un rôle prééminent comme "*chez de tous les Juifs*". Il est désigné comme un "supérieur inconnu". (V. pp. 84-114) dans la Maçonnerie Européenne.

(4) Nouvelle révélation due à B. Fabre. Voir son ouvrage récent documenté: "Un Initié des Sociétés Secrètes Supérieures—*Franciscus Eques a capite galeato*" (pp. 256-257) Document du F.'. Pyron (33e) Lettre de ce F.'. au F.'. *Eques*.

(5) Sur les révélations de Brownson, voir *Revue Canadienne*, février 1894. "*Les Ecoles publiques au Canada. Leur origine et leurs résultats*". Etude documentée par T.-A. Bernier, sénateur catholique du Canada.

L. Hacault.

La Voix des Morts

Homme, quand ton orgueil, gonflé de pleurs stériles,
S'insurge vainement contre l'univers sourd,
Va-t'en, loin des plaisirs et loin des grandes villes,
Et des voix chanteront au fond de ton coeur lourd.

Ne pense pas pouvoir, sur le sol des ancêtres,
Demeurer l'isolé superbe et méprisant!
Tu n'es qu'un humble anneau de la chaîne des êtres,
Et le coeur de tes morts en ton coeur est présent.

Ceux même dont le temps a perdu la poussière
Et broyé sans pitié les ossements jaunis,
Revivent dans ton âme, ainsi que la lumière
D'astres éteints fleurit encore le champ des nuits.

Tu peux, croyant briser d'importunes entraves,
Chasser les souvenirs qui rideraient ton front;
Tu les retrouveras intacts aux heures graves,
Et les voix du passé soudain te parleront.

Et tu redeviendras l'enfant plein de faiblesse
Que le père guidait sur le chemin glissant,
Que la mère embrassait avec tant de tendresse,
Et dans ton coeur, tu sentiras battre leur sang.

Et tu sauras alors lutter avec courage
Contre tout conseil lâche et tout penser félon,
Car tu recueilliras, pur et noble héritage,
La force de ta race et l'honneur de ton nom.

Aux troublants carrefours, si, doutant de la route,
Tu chancelles devant les suprêmes efforts,
Penche-toi vers la terre, et, gravement, écoute:
Car le Passé te parle avec la voix des Morts!

HENRI ALLORGE.

A IMITER

Voici un extrait du *Lorne News* (partie française) de Somerset, Man., (No du 8 oct.) qui atteste que, chez les Anglais en plein Ontario, on commence à réagir contre la féroce intolérance de l'Orangisme. Profitons de l'occasion pour signaler *Lorne News* comme un speciment de journalisme "bilingue". Bon exemple à imiter, autant que possible en Manitoba, principalement dans les régions de populations mixte comme le comté de Lorne.

L. Hacault.

Ci l'extrait:

"M. J.-A. Decosse, qui nous revient de l'Est et qui était notre délégué local à la Convention de l'Association Catholique de Bienfaisance Mutuelle, tenue à Hamilton, Ontario, le mois dernier, nous rapporte que la motion suivante relative à la langue française a été adoptée à l'unanimité:

"Considérant que le découvreur du Canada et que les premiers colons du pays étaient d'origine française; que la langue française est officielle au Fédéral et que dans l'esprit de la Constitution, elle est officielle dans toute la Puissance; il est résolu par cette convention que cette langue soit partout respectée, *surtout dans les Ecoles où les Canadiens-français sont en grand nombre*."

Voilà une chose qui nous fera d'autant plus plaisir que cette résolution a été votée très certainement *par une majorité anglaise*.

"Voilà encore qui prouve que les fanatiques ennemis de notre langue sont plutôt à craindre par les hauts cris qu'ils poussent que par leur nombre. A une très grande majorité anglaise ou plutôt irlandaise, la Convention de la C. M. B. A. a adopté une motion analogue, dont les termes pourraient être plus clairs et plus complets mais qui n'en reste pas moins une revendication des droits des Canadiens-français. Il serait à souhaiter que l'exemple courageux de l'Association Catholique de Bienfaisance Mutuelle trouvât les imitateurs, par exemple, chez les Chevaliers de Colomb, les Forestiers Catholiques, etc.

PAGES MANITOBAINES

WINNIPEG

Ce n'est guère une ville pittoresque, en effet, ce Winnipeg dont le nom signifie "eau sale"! Point de passé: en 1870, lors de l'admission de la province de Manitoba dans la Confédération, Winnipeg (Fort Garry) n'avait qu'une centaine d'habitants. Aucun vestige d'art: on n'y a pas plus le sens du beau que chez les Esquimaux.

La rue principale (Main street) a quarante-cinq mètres de largeur; mais les lourds "blocks" qui la bordent, ses boutiques aux étalages sans goût et ses tramways à trolley forment un ensemble de la plus américaine laideur Les nombreuses voies—car la ville couvre un très vaste espace—plantées de petits arbres et bordées de maisonnettes qu'entoure un gazon jaunissant, manquent autant de charme autant que d'originalité. Rectilignes, toutes semblables, on les concevrait numérotées comme les avenues des Etats-Unis. Ce qu'on ne peut pourtant dire de favorable, c'est que les habitations, peu élevées, bien dégagées et bien aérées, méritent l'approbation des hygiénistes.

Pour admirer Winnipeg, il faut se placer à un autre point de vue que le point de vue esthétique: celui de son développement et de sa prospérité matérielle; 100 habitants en 1876; 42,340 en 1901; 90,153 en 1906; la gloire de cette ville se résume tout entière dans la comparaison de ces trois chiffres.

Sa croissance fut toujours rapide; mais, ces dernières années, elle s'est accélérée vertigineusement. En 1882, un krach énorme s'était produit, causé par les speculateurs qui avaient escompté l'avenir à un demi-siècle de distance. On peut dire qu'ils en souffrirent presque seuls: si la hausse des terres ne reprit que beaucoup plus tard, cela n'empêcha pas Winnipeg de grandir. Maintenant sa richesse est acquise, certaine: Chicago du Canada, la nomme-t-on sans sourire. Sa situation au centre du Dominion lui assure une suprématie commerciale qui autorise ses présomptueuses espérances.

* * *

Les Canadiens-Français sont peu nombreux à Winnipeg, sans doute, parce qu'ils sont groupés de l'autre côté de la rivière, à Saint-Boniface où ils ont la majorité. Néanmoins, dans la capitale du Manitoba comme partout ailleurs, leurs contingents augmentent; et le besoin leur est venu d'avoir une paroisse autre que l'eglise irlandaise. Je vais visiter cette paroisse où je trouve le curé fort occupé par l'aménagement de son presbytère. Il est d'ailleurs aussi satisfait qu'affairé, comme tout bon Canadien qui s'installe: la prise de possession est l'acte le plus agréable aux hommes de cette race de pionniers.

Ce qui le tracasse, c'est que ses ouailles, réparties dans tout Winnipeg, manquent vraiment de facilités pour venir à la messe, car les tramways ne marchent pas le dimanche. Mais on doit procéder à un referendum sur cette question et le curé espère bien que, malgré les méthodistes, on acquerra la possibilité de circuler autrement que sur ses jambes à travers une ville où les distances sont considérables.

Je pars pour Saint-Boniface dans une voiture aux roues hautes, que les ravines de la chaussée, près de la rivière, font bondir comme une sauterelle. Nous franchissons cette "eau sale" qui a servi à baptiser la capitale du Manitoba et nous nous arrêtons à l'archevêché, en face de la cathédrale. "Notre vieille cathédrale", me disait le curé de Winnipeg. En effet, elle a une quarantaine d'années... Une telle vétusté devenant sans doute inadmissible, car l'on construit une cathédrale neuve.

Courtoisement, Mgr Langevin m'invite à déjeuner. Il appartient à la congrégation des Oblats et réalise un type caractéristique d'évêque canadien. Petit, mais très robuste, ses mouvements vifs jusqu'à la brusquerie, son regard impérieux, quelque chose dans l'allure d'aussi militaire que sacerdotal, le revèlent fait pour le commandement, pour la lutte aussi Nul n'a aussi rudement combattu les libéraux aux élections de 1896 Orateur vigoureux, il traite des questions religieuses, bien entendu, mais non moins souvent ni moins volontiers, des questions mixtes. Il y apporte toujours une redoutable ardeur. Si on voulait le comparer à un évêque français, on songerait tout naturellement à Mgr Turinaz...

D'une activité de conquérant, Mgr Langevin parcourt sans cesse son diocèse, encourage, blâme, organise. On le voit partout—même en Europe, car il traverse l'océan aussi facilement que la Riyière Rouge. Il est accueillant et très simple. Il a gardé le mepris des missionnaires pour les fatigues et l'inconfort. Les repas, à l'archevêché, sont sans luxe, sans faste, sans étiquette mondaine: de vraies agapes apostoliques, un menu monastique, un monastique réfectoire. J'ai aimé ce noble ascétisme plus rare peut-être dans le nouveau monde que dans l'ancien.

L'archevêque de Saint-Boniface a un grand mérite: dans la Babel manitobaine, il soutient sa race; il chérit ses Canadiens-français et, sans négliger les autres catholiques, il choie ceux-là, dans lesquels il voit avec raison, la grande force chrétienne de l'avenir—pourvu qu'ils gardent, autour de leur clergé, leur cohésion. Le petit journal qui se publie à l'archevêché même, les Cloches de Saint-Boniface, est animé de ce patriotisme clairvoyant.

SAINT-BONIFACE

Ce Saint-Boniface attire irrésistiblement les Français qui arrivent. Ils y peuvent parler leur langue; ils ne s'y sentent plus comme de pauvres chiens perdus. Le danger est qu'ils s'y acoquinent, qu'ils s'y contentent d'une paye médiocre et surtout qu'ils n'y apprennent pas l'anglais, qui leur serait si utile.

Je rencontre, au tournant d'une rue, celui de mes compagnons du Pomeranian qui voulait acclimater l'alfa au Manitoba. Il m'apprend qu'un ancien officier, qui était avec nous à bord et qui a acheté de vastes terres près du lac Dauphin, l'a pris comme "chef de culture"!... Je sursaute. Puis je félicite, non sans une involontaire ironie, mon gentil interlocuteur. Mais il n'est pas content!.. En effet, il n'a que le logement et la nourriture. Singulièrement ambitieux, il voudrait gagner quelque chose. Il rêve d'entrer dans une banque à Winnipeg, ou de tenir un store (magasin). Que connaît-il du commerce? Rien, absolument rien,—si ce n'est qu'il a peut-être joué au marchand avec de petits amis, quand il avait cinq ou six ans. Fort de cette expérience qu'on peut bien qualifier d'exceptionnelle et sans savoir d'ailleurs un mot d'anglais, il n'hésiterait pas une seconde à se lancer dans les affaires. Et il a dix mille francs, dix mille francs tout juste, viatique donné en tremblant par sa famille! Je l'encourage véhémentement à les garder et à retourner auprès du providentiel patron. Mais je ne le convaincs guère...

En attendant, il m'a rendu le service de m'indiquer son hôtel, où j'emménage aussitôt. Comment, encore uen fois, pouvait-on dire que la vie était si chère? Cet hôtel modeste me semble fort habitable, malgré la cuisine un peu peu trop... locale. Il a une salle de bains propre. Et combien coûte-t-il? Une piastre par jour (5 francs). Or, c'est un prix qu'aucun supplément ne majore, les pourboires étant inconnus dans l'Ouest.

Le patron canadien, maigre, solennel, avec une longue barbe noire qui grisonne à peine à son âge, a un type de Charentais. Il porte un délicieux nom de comédie: Mondor.

Je suis heureux d'avoir retrouvé mon jeune semeur d'alfa: son ton de bonne compagnie prend un charme particulier dans cette rude cité de ramasseurs d'argent. Il m'offre pour ce soir une distraction inattendue: invité à la distribution des prix du collège les jésuites, il me propose de l'y accompagner. Malgré mes quarante-cinq heures de chemin de fer qui me rendent peu attrayante la perspective de me coucher aux environs de minuit, je cède à la curiosité et j'accepte.

Nous voici en France. Cette dis-tribution des prix est en réalité une sorte de concerts panachés de récitations; et, quoique les pièces anglaises alternent avec les françaises, le caractère de notre pays domine tellement qu'on peut se croire dans un établissement religieux de nos provinces. Les élèves, d'ailleurs, se tirent aussi bien que chez nous de leurs petits exercices. Nous entendons tour à tour le Gourmand, de Louis Ratisbonne; Aide-toi et le ciel t'aidera, de Maurice Bouchor, et le Clocher de Trégnier, de Théodore Botrel. Mais, si je lis l'anglais, je le comprends trop mal pour apprécier A visit from Saint-Boniface, Nicolas, de Clément C. Moore, ou The Spanish Warrior, de Mre Hemans, la fougue plus celtique qu'anglo-saxonne des jeunes déclamateurs. Le morceau final, avant le God save the king (Dieu sauve le roi, dit le programme), (galop); et, sur la petite qu'on s'intitule: Course en automobile nous a distribuée, j'en savoure le commentaire: C'est le matin.—L'horloge sonne sept heures.—Les autos arrivent.—On part.—En avant!—Une meute de chiens vient à la traverse.—Une collision.—On fait halte pour les reparations.—La forge du village.—Retour à la mison.—Finale. La musique est chargée de figurer tout cela. Pauvre musique!...

Dans ce collège de Saint-Boniface, l'enseignement est bilingue; mais il en résulte, paraît-il, que tous les Canadiens-français savent parfaitement l'anglais à la fin de leurs études, tandis que les Anglo-Canadiens savent fort mal le français. Ces derniers y mettent sans doute un peu de mauvaise volonté.

La distribution des prix elle-même n'a rien de très original, je remarque seulement que le gouverneur du Canada et le lieutenant gouverneur du Manitoba offrent chacun une médaille. Les jésuites jouissent donc, non seulement de la liberté, mais de la bienveillance officielle.

Mgr Langevin, qui préside sans pompe, improvise en français une courte allocution qu'il répète en anglais; puis, glissant dans la nuit noire sur les trottoirs de bois humides, passerelles parmi des fondrières, nous regagnons l'hôtel Mondor.

ONIATHA ET AITHA

Récit préhistori que manitobain

C'était aux temps de l'antique sauvagerie, au temps des plaines et des forêts primitives, bien avnt que les blancs eussent pénétré dans les immenses plaines de l'Ouest. Un peu après le lever du soleil, sur la Rivière aux eaux rouges, près de l'endroit où se trouve aujourd'hui Winnipeg, un jeune sauvage, Oniatha, dans son canot d'écorce, remontait le courant avec lenteur.

Sur les deux rives, suspendues aux branches flexibles des saules, des touffes de feuillage rasaient l'eau: et tout le long de la rivière, sur le haut de la côte, s'échelonnait une colonnade de grands troncs d'arbres tout blancs, surmontés d'un bouquet de feuilles.

Mais l'homme de la nature ne voyait rien de tout cela. La tête un peu inclinée en avant, il conduisait distraitement son canot. Il était songeur. Il pensait à son Aïtha, Aïtha, la fille d'Anakoua, chef de sa bourgade. Aïtha, l'objet de tous ses rêves. Il la revoyait avec ses grands yeux noirs et ses longs cheveux retombant sur ses épaules.

Oh! qu'elle lui semblait belle encore tout à l'heure, lorsqu'il quittait la rive. Elle avait accompagné jusqu'au bord de l'eau celui qui pourtant ne partait que pour la chasse un jour. Et lui l'avait vue debout parmi les canots de la bourgade tirés à sec sur la côte; il l'avait vue, comme il s'éloignait, lui faire des signes d'au revoir. Il venait de la quitter recevant de nouveaux gages de sa tendresse, et déjà il souffrait de la voir loin de lui.

Il s'enfonçait dans ses rêveries. Il oubliait tout.

La marche de son canot ralentissait toujours et bientôt ses bras cessèrent de ramer, sa pagaie plongea dans l'eau et ne bougea plus. Tout à coup s'apercevant de sa longue distraction, il poussa un soupir et releva la tête. Il prit sa pagaie d'une main ferme et d'un mouvement brusque redressa le canot qui avait dévié un peu. Il se mit à ramer vigoureusement et bientôt disparut à un tournant de la rivière.

Au soleil couchant, Oniatha revint.

Il était joyeux, la chasse avait été bonne et il allait bientôt revoir sa chère Aïtha. Il ramait de toute la force de ses bras. Il arrive enfin, mais... qu'est-ce... plus un canot sur la côte? Il aborde, saute à terre et tire son esquif hors de l'eau. Anxieux, il montait la côte, quand il voit Anakoua, le père d'Aïtha, étendu sanglant près du sentier qui conduisait aux cabanes. Il court vers lui:

—Anakoua, qu'est-il donc arrivé pendant mon absence? Le vieux chef ouvrit les yeux. Il fut grandement surpris de voir Oniatha près de lui. Il essaya de se soulever de terre, mais il était déjà trop affaibli: Oniatha de quelques touffes d'herbe lui fit un oreiller et penché sur le vieux chef, il entendit ses derniers adieux:

—Oniatha! Oniatha! nos perfides ennemis venant de la Rivière-aux-Ours nous ont attaqués à l'improviste. Tous nos guerriers sont morts et ils ont emmené nos cette boisson, qui, au figuré, endormait le zèle de surveillance des femmes en captivité...

Oniatha, jeune guerrier, toi dont la flèche rapide ne manqua jamais l'élan de la forêt ou le chevreuil agile, aiguise ton fer pour me venger, moi et ma tribu.

J'ai envoyé, il y a quelques jours, vingt de nos guerriers pour faire une expédition de chasse du côté du soleil levant: ils reviendront avant la prochaine lune. Attends tes frères, Oniatha, et venge ta tribu. Que ta colère roule furieuse comme le feu de nos prairies qui à l'automne incendie les grandes herbes..."

Un flot vermeil sortait de sa bouche, le vieil enfant de la plaine était près d'expirer.

—Oniatha, reprit-il encore, ma fille, la belle Aïtha, plus légère que la biche des bois, a été emmenée par ces lâches. Oniatha, ton coeur est-il toujours aussi vaillant?

Brûle-t-il toujours pour Aïtha? Oniatha, tu aimes ma fille et Aïtha t'aime: délivre-la, je te la donne, Oniatha..."

Le lendemain matin, Anakoua était mort.

Il y a déjà longtemps que le soleil est couché, et sur le lac Winnipeg, masse noire qui s'enfle et qui gronde, on entend venir la houle; elle roule sur le sable ou s'éclabousse sur la pointe des rochers.

Près du rivage, il y a un campement sauvage, des cabanes faites à la hâte avec des perches recouvertes de peaux. Et sur le granit ruisselant d'eau, un homme est debout songeur, tourné vers le large.

Sous les abris se reposent des grandes fatigues de la journée vingt guerriers d'une tribu naguère massacrée, vingt braves qui, revenant d'une expédition de chasse, n'ont plus trouvé de leur bourgade détruite qu'un jeune et vaillant chef encore debout sur ses ruines, Oniatha, qui doit les conduire à la vengeance et qui maintenant veille sur son campement.

Un vent froid fouette la figure d'Oniatha, mais préoccupé, celui-ci n'y prend garde. Il songe. "Oui, c'était bien des canots qu'il a vus hier, juste avant de s'arrêter en cet endroit. Et il y avait bien trois fois plus d'embarcations qu'il n'en avait lui-même avec sa troupe. Si c'était les traîtres, les lâches qui ont attaqué sa tribu? C'était bien possible, et dans la certitude où ils étaient de ne pas être poursuivis après le massacre, ils pouvaient s'être dirigés vers leur pays avec lenteur, sans préoccupation; tandis que lui et ses guerriers les ont peut-être rejoints dans les trois longues journées de rame qu'ils viennent de faire. Ah! Aïtha, si tu étais là, si près, avec ces misérables, comme Oniatha serait content d'aller et de donner sa vie pour te délivrer et te rendre heureuse."

A ces pensées, Oniatha ne se contint plus.

—"S'ils sont là, ils doivent être campés non loin d'ici, car le soleil disparaissait quand je les ai aperçus."

Il part aussitôt à pied, suivant le rivage, pour tâcher de trouver le camp. Il marchait depuis longtemps dans les cailloux et les broussailles de la grève, quand il vit devant lui, au loin, une faible lueur. Il se dirige de ce côté et bientôt, avec mille précautions, il pénètre dans un camp endormi. Une vingtaine de cabanes sont rangées autour d'un feu mourant et il y a à peu près autant de canots sur la côte. Oniatha se dirige vers les canots, mais voilà qu'il en reconnaît quelques-uns qui appartenaient naguère à sa tribu.

—"Ah! ce sont eux, les traîtres!"

Et une sourde colère gonfle son coeur.

"Les lâches! Et où ont-ils mis les prisonnières?"

Oniatha est revenu vers son camp en courant:

—"Debout, guerriers, s'écrie-t-il, prenez vos tomahawks meurtriers et vos flèches rapides. Le temps de la vengeance est enfin arrivé!"

En un instant tous sont rangés autour du jeune chef. Ils ont mis des courroies neuves à leurs grands arcs et dans les carquois ils ont de nombreuses flèches. Leur pied souple est recouvert du soulier de caribou et ils ont mis dans leurs cheveux les plumes des oiseaux de leurs bois.

Oniatha se tourne du côté où il a découvert les ennemis, il étend le bras et dit: "Ils sont là au fond d'une grande baie. Ils voudront en sortir pour regagner leur pays, mais ne le pourront pas. Toi, Grand-Aigle, va avec quatre guerriers et deux canots va te poster à l'entrée de cette baie, et qu'à ton oeil vigilant pas un de ces lâches n'échappe."

Oniatha est parti avec ses guerriers et sans donner l'éveil il a trouvé l'endroit où étaient les prisonnières. Dans une cabane un peu plus grandes que les autres et située à l'écart, les femmes de la tribu d'Anakoua gisaient les mains liées derrière le dos, et leurs bras en étaient tout meurtris. Mais le jeune chef a coupé leurs entraves, et pendant que tout le camp dort silencieusement, il les a délivrées.

—"Oh! Aïtha, lui a-t-il dit, aussitôt qu'il l'eût vue, Anakoua en mourant m'a dit:

"Oniatha, si ton coeur est toujours vaillant, venge-nous, moi et ma tribu."

Et je le vengerai.

"Oniatha, si ton coeur brûle toujours pour Aïtha, délivre-la, je te la donne."

Je vous ai délivrée, ô Aïtha êtes-vous à moi?

Et la fille des bois timidement a répondu:

"O vaillant Oniatha, si dans ma tribu il n'en est point de plus digne que moi, je veux être à toi toujours."

La vengeance s'est accompie Au fond d'une grande baie, sur le rivage, gisent de nombreux cadavres que les flèches gueurrières d'Oniatha ont percés. Et c'est là que pendant la nuit de la délivrance Aïtha a dit:

—"Je veux être à toi toujours."

Marius Benoist,
de l'Académie S. François-de-Sales
Collège de Saint-Boniface.

LES GEANTS

A propos de la mort du portugais Arrudi qui mesurait huit pieds et deux pouces.

Le géant portugais Arrudi vient de mourir. Il fut célèbre à l'Exposition de 1900, et certes il était grand entre les plus grands, puisqu'il mesurait, dit-on, 2m. 5. Pourtant, bon nombre de géants historiques dépassèrent sa taille, et je ne veux pas parler, bien entendu, des personnages prodigieux qui abondent dans les fables antiques et dans les légendes du moyen âge.

Les hommes des anciens jours vivaient au milieu d'un monde imaginaire et symbolique qu'ils avaient adapté au monde réel et qui était tout plein d'horreur naïve et d'étrange poésie, de prodiges, de mystères, de fantômes, de monstres et de phénomènes.

Les géants y tiennent, dans tous les temps, une importante place Selon les primitives traditions, ils sont fils des enfants de Dieu (les descendants de Seth) et des filles de la rade de Caïn. Le géant Og échappé au déluge sur l'arche de Noé, combat les Israélites en leur lançant des montagnes, mais une montagne, creusée par les termites tombe comme un collier autour de son cou et paralyse ses mouvements, en sorte que Moïse peut le tuer d'un coup de hache au talon. La mythologie fait des géants les fils du sang d'Uranus: leur nom veut dire Enfants de la Terre et ils luttent furieusement contre le ciel. Plus tard, le Romain Marius combat Tentoleschus, qui avait trente pieds de haut. Chose drôle, les ossements de ce géant furent, au commencement du dix septième siècle, montrés aux Parisiens. On les avait, disait-on, retrouvés dans le Dauphiné, et ils eurent un grand succès jusqu'à ce qu'on s'aperçut que c'étaient simplement des ossements d'éléphant On fit aussi passer, vers la même époque, un fragment de squelette d'une baleine pour l'épine dorsal d'Antée, étouffé par Hercule.

La vanité des peuples vaincus et qui ne voulaient pas avoir été défaits par de simples hommes, les récits fantastiques des voyageurs menteurs ou hallucinés, peuplèrent pendant longtemps la terre de races prodigieuses. L'extraordinaire récit du "Prestre Jehan" "souverain de l'Inde Troisième, à l'empereur de Rome et au roi de France", dit qu'en son pays il y a des géants de 60 coudées qui habitent le désert. Les compagnons de Magellan attribuèrent aux Patagons une taille énorme. Enfin, à l'image des ogres des contes enfantins, les adversaires des preux, dans les romans de chevalerie, étaient, pour la plupart, des colosses effroyables. Un des hauts faits les plus vantés de Roland est d'avoir, d'un seul coup de Durandal, pourfendu le gigantesque Ferragut. Puisque j'ai nommé Roland, je dois rappeler cette singulière légende selon laquelle le roi François Ier, curieux de voir si le héros avait eu, en réalité, cette exceptionnelle stature que célèbrent les chansons de geste, fit ouvrir son tombeau. L'armure de bataille entorait encore les os blanchis, le roi chevalier osa l'essayer et fut satisfait, car elle était à sa taille.

* * *

Parmi les géants authentiques et sur lesquels on possède des renseignements précis, quelques-uns à la hauteur de la stature joignent une force colossale. Ainsi fut Maximilien, empereur romain de 235 à 236, qui avait 8 pieds de haut, mangeait 40 livres de viande par jour, se faisait une bague d'un bracelet de femme et passait pour être l'homme le plus fort du monde. Aventious, soldat de Charlemagne, était gigantesque et lorsqu'il combattait il semblait, au milieu des ennemis, un faucheur abattant des épis de blé. Il perçait de sa lance plusieurs hommes à la fois et sur son épaule rapportait vers le camp cette sinistre brochette. Aux temps modernes, l'Anglais Payne, un géant fameux, qui fut portier du roi Jacques, pouvait courir en portant sur son dos un âne tout chargé. De cette trempe est aussi un lutteur serbe d'une force colossale, qui parut dans les music-halls il y a quesques années et qui mesure, je crois, 2 mètres 25.

Mais ces exemples sont rares. Le gigantisme, en général, est une maladie, le résultat de ce que la pathologie appelle l'acromégalie. Les géants sont de pauvres êtres monstrueux et atrophiés, inférieurs en intelligence, en courage et en force aux autres hommes. Ils ne peuvent gagner leur vie qu'en s'exhibant dans les foires, mais la maladie les rapetisse souvent, une vieillesse prématurée les affaiblit et les courbe encore, leur enlevant toute valeur marchande, à l'encontre des nains, qui ont d'autant plus le succès qu'ils avancent en âge. C'est ainsi que le fameux géant irlandais Cornélius Mayrath, qui en 1736, s'exhibait à Lourdes, mesurait 7 pieds 8 pouces sans ses souliers et pesait 446 livres anglaises, à 23 ans s'éteignit, vieillard décrépit comme un centenaire, victime, dit-on, du célèbre savant Berkely, qui lui aurait, grâce à un aliment merveilleux et resté inconnu, fait atteindre sa taille prodigieuse.

D'un autre géant irlandais, l'histoire est d'une bizarrerie assez sinistre. Il s'appelait Byrne, vivait vers la fin du XVIIIe siècle et mesurait 2 m. 53. Il gagnait beaucoup d'argent en se faisant voir à Londres, mais il était d'une faible santé et de moeurs dissolues, en sorte qu'il était clair qu'il ne ferait pas de vieux os. Et ce furent ces os justement que convoitait un illustre chirurgien anglais, Hunter, qui possédait une magnifique collection anatomique dont le squelette gigantesque eût été la gloire.

Hunter vint trouver Byrne et lui offrit, de sa dépouille livrable après sa mort, 800 livres, c'est-à-dire 20,000 francs, payables tout de suite. Le géant, saisi d'une indicible horreur, refusa. Le savant revint à la charge, insista et le tourmenta tellement que Byrne, pour être sûr de lui échapper, fit jurer à quatre amis, en qui il avait toute confiance, d'aller le jeter, quand il serait mort, en pleine mer dans un cercueil chargé de plomb, car il craignait, s'il se faisait inhumer, d'être déterré par des résurrectionnistes à la solde de son persecuteur entêté. Ce fut pourtant celui-ci qui l'emporta dans ce macabre débat. Quand le géant mourut, pour 500 livres l'anatomiste acheta les croque-morts chargés de l'ensevelissement. Ils substituèrent au cadavre un chargement de plomb et clouèrent le cercueil que, fidèles à la parole donnée, les amis du géant allèrent respectueusement jeter à la mer. Pendant ce temps, son corps bouillait dans la grande chaudière du savant victorieux.

Ce dernier, quand il mourut lui-même, laissa toute sa collection au Musée de Londres et l'immense squelette du géant dérobé y est, depuis, exposé.

PRUDENCE CHINOISE

La "Gazette de France" rapporte une plaisante anecdote survenue récemment à un de nos compatriotes, établi en Chine, qui venait de se marier à Hong-Kong:

Selon la coutume anglaise—sa femme étant sujette du roi Georges—le jeune époux envoya des petits morceaux de gâteau nuptial à tous ses amis, y compris un négociant chinois qu'il comptait parmi ses fournisseurs.

—Avez-vous aimé mon gâteau? lui demanda-t-il quelques jours plus tard.

—Ah! ah! fit le Chinois, pas si bête! Pas mangé ton gâteau! Brûlé to ngâteau...

—Comment! Ce n'est pas aimable à toi. Si-Tong-Hué... Ma femme sera très blessée quand elle le saura.

—Tu parles, oui, oui... Mais moi sais bien ce que tu voulais... Tu me dois argent, alors envoye gâteau empoisonné... Moi le mange, moi meurs. Toi pas payer. Et comme ça... Hé! hé! Vous connais bien, moi, vous autres Européens!!!

Flatteuse réputation!...

Département des patrons



TABLIER DE COMMIS.

Voici un joli modèle de tablier pour jeunes filles commis. Il peut encore s'employer pour d'autres ouvrages et une jeune femme qui désire un joli patron de tablier devra aimer celui-ci. Il peut se fabriquer de coton noir, d'alpaca et de satin pour jeunes filles commis, de coton blanc et de percaline pour jeune femme.

Ce patron ne comporte qu'une grandeur qui demande 1 1-4 verge d'un tissu de 36 pouces de largeur.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



POUR FILLETTES.

Ce joli modèle de manteau pour fillettes peut se faire avec ou sans coutures sous les bras. C'est un modèle pratique qui en fait un manteau pouvant se porter tous les jours. On peut employer un tissu sans envers. Le côté uni sert au vêtement d'une manière générale et l'autre pour le collet et les poignets.

Le patron 5,756 est pour fillettes de 6 à 12 ans. La grandeur moyenne demande 2 3-8 d'un tissu de 44 pouces de largeur avec couture sous les bras, ou, sans coutures, 13-4 d'un tissu de 44 pouces.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

Département des patrons,
LA LIBERTE,
B. P. 3151.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur..........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

DANS LE MONDE

AU MEXIQUE

Le président Huerta ne songe nullement à se retirer. Sa leçon

Mexico, 22. Le président Huerta a déclaré positivement qu'il n'avait l'intention ni de résigner ni de s'enfuir de la capitale.

—Quand je résignerai, a-t-il dit, ce sera pour chercher un lieu de repos à six pieds sous terre.

"Quand je quitterai Mexico, ce sera pour reprendre ma place dans les rangs et combattre les révoltés."

Telle a été la réponse du président Huerta, voulant voir par là si les bruits qui avaient circulé dans la capitale étaient vrais et avaient circulé aux Etats-Unis.

—Si l'on parle de ma fuite, ajouta-t-il, vous pouvez répondre que je suis encore à mon poste. Dire que j'ai résigné ou que j'ai l'intention de le faire est absolument faux. Je n'y pense nullement.

"Si les élections, qui auront lieu à l'époque que j'ai indiquée, nomment un autre président, je me retirerai. Jusqu'à ce moment, je tiendrai ce que j'ai promis à la nation, c'est-à-dire de rétablir la paix, sans sortir de la légalité, mais de la rétablir à tout prix.

"J'ai des fonds pour cela, ne le croyez-vous pas? Où les ai-je obtenus? Cela reste mon secret."

Pour ce qui a rapport à la pacification du pays, le général Huerta a déclaré qu'avant la fin du mois, les troupes du gouvernement auraient repris Torreon et auraient probablement arrêté toute révolution dans le district de Durango.

—J'ai huit mille hommes à Hipolito s'avançant sur Torreon et deux mille soldats venant de Zacateras s'avancent dans le nord.

"Si l'on a fait sauter le train qui conduisait des troupes à Torreon, comme on en a répandu le bruit, je répondrai qu'on ment de toutes parts, car rien de semblable n'est arrivé."

Ces bruits, d'après lui, ont pour auteurs les ennemis du gouvernement dans la capitale ou ailleurs; on a voulu voir l'effet qu'ils produiraient parmi les révolutionnaires.

Le général Huerta travaille de quinze à dix-huit heures par jour et dort quand il peut et quand il tombe de fatigue. Il dort près des issues qui ne sont pas connues et prend des chemins détournés pour cacher ses allées et venues.

Le colonel Carlos Aguila, son beau-fils, qui ne le quitte presque jamais, l'a cherché aujourd'hui dans plusieurs endroits très fréquentés avant de le trouver au palais.

Les diplomates, en Europe, ne voudraient pas voir le général Huerta résigner avant les élections; cela, pensent-ils, ne ferait qu'aggraver la situation.

Sa résignation ne ferait que démoraliser l'armée et livrerait la ville aux maraudeurs et aux révoltés, qui commettraient des excès plus grands que ceux commis à Durango et à Torreon, pillant les banques où sont accumulés des millions, ainsi que les maisons de commerce.

* * *

Paris, 22.—Au dire du "Figaro" les minstres du Mexique résidant en France ou en Angleterre essaieraient d'établir de meilleures relations entre la république icaine et ces deux pays.

Les Mexicains donnent pour raison qu'ils désireraient voir d'autres pays que les Etats-Unis s'intéresser à leurs affaires internationales.

"Si la France, ajoute le "Figaro", y consentait, cela augmenterait son prestige dans l'Amérique centrale et, ce qu'ont déjà permis les lois internationales, la justifierait en tous points.

"L'intervention amicale de la France et de l'Angleterre serait justifiée également par leurs intérêts commerciaux, car le Mexique passerait certainement avec la France une entente à son avantage."

C'est le désir certain du Mexique.

UNE GREVE D'ECOLIERS

Le principal n'encourage pas assez les sports

Lockport (New-York), 24.—Deux cents jeunes garçons et jeunes filles de la High School se sont mis en grève parce que le Board of Education n'a pas pris de décision dans sa réunion d'hier, au sujet de leur plainte contre le principal, Walter Severance.

Les élèves reprochent au principal de ne pas encourager les sports et de ne pas même montrer de la sympathie à ceux qui les pratiquent.

M. J. W. Peterson a intimé aux élèves l'ordre de réintégrer les classes, mais 50 seulement, sur 125, ont obéi; les 75 autres, pour la plupart des garçons, ont continué la grève.

EXPLOSION DANS UNE MINE

Deux cent trente mineurs ensevelis.

Dawson, (Nouveau-Mexique), 24.—Une explosion de grisou s'étant produite, dans le puits No. 2 des mines de Stag Canon avant-hier à trois heures de l'après-midi, 230 mineurs ont été emmurés par suite d'éboulements.

Deux ouvriers ont pu sortir de la mine au bout de quelque temps.

Des équipes de secours ont été demandées aux mines voisines et sont arrivées peu après; les sauveteurs sont au travail.

On ignore jusqu'ici quelle est la cause de l'explosion.

L'ESPAGNE AU MAROC

Quinze aéroplanes opèreront contre les tribus rebelles

Madrid, 26.—Le gouvernement a décidé d'utiliser les aéroplanes au Maroc pour lutter contre les tribus rebelles.

Une flotille de quinze aéroplanes, commandée par M. Alfredo Kindelan, et comprenant l'infant Alphonse et treize officiers, est partie aujourd'hui pour Algésiras.

ACCIDENT D'AEROPLANES

Deux aviateurs sont tués; un autre se noie dans la Moselle

Epinal, 23.—Le lieutenant Garnier et le sapeur Jenrot, appartenant au garage militaire d'aéroplanes d'Epinal, revenaient de Bue, quand le moteur de leur monoplan cessa tout à coup de fonctionner. La machine capota et les aviateurs, tombant d'une hauteur de 800 pieds, furent tués.

Le même jour, le caporal aviateur Dautroche, appartenant au même garage, eut un accident similaire, pendant qu'il accomplissait une envolée dans les environs du garage.

Le moteur de sa machine se détacha, ce qui fit capoter le biplan, qui fut précipité dans la Moselle.

L'aviateur a été noyé.

UN LEOPARD MORD UNE ACTRICE

Sa vie heureusement n'est pas en danger

Rome, 27.—L'actrice Adriana Costamagna, a été affreusement mordue par un léopard alors qu'elle pesait pour une scène classique destinée à un cinématographe. Ceux qui avaient charge de veiller sur l'animal et qui se tenaient près de là ne se servirent pas de leurs revolvers dans la crainte de tuer l'actrice. Ils cherchèrent à calmer le léopard en lui lançant de l'eau, mais sans succès.

Ils réussirent finalement à l'enchainer et à le faire sortir.

Mlle Costamagna a été conduite à un hôpital. Ses blessures ne mettent pas sa vie en danger, mais elle restera défigurée.

L'EMIGRATION EN AUTRICHE

Elle était favorisée pour permettre d'échapper au service militaire.

Vienne, 25.—Le gouvernement autrichien en raison du développement que prend l'émigration aux Etats-Unis et au Canada, a fait passer par la chambre du parlement une loi défendant toute émigration pouvant empêcher le recrutement militaire en Autriche, et favoriser la traite des blanches.

On dit officiellement que l'émigration augmente tous les jours, ce qui indique sûrement l'existence d'une organisation secrète, qui pousse à émigrer tous les jeunes gens qui doivent faire leur service militaire. L'empereur a examine la chose avec intérêt et a ordonne une investigation en règle dans tous les bureaux d'émigration de l'empire.

Les impôts écrasants et la mobilisation opérée durant la guerre des Balkans, ont rendu la situation économique de la Galicie mauvaise, que les habitants quittent le pays, et quand on leur refuse des passeports, en fabriquant de faux, à l'occasion. On vient de décider d'augmenter la force de l'armée, mais le recrutement reste toujours des plus difficiles.

Le "Zeit" ajoute que quatre officiers du gouvernement, dont deux sont employés au ministère du commerce, et un grand nombre d'agents de police en Galicie se trouvent compromis par les documents, saisis récemment par les autorités, dans les bureaux de la Canadian Pacific Railway en Autriche. La saisie de ces documents avait été faite après l'accusation qui avait été portée contre un employé de cette compagnie, à Vienne. Il était accusé d'aider les jeunes Autrichiens à échapper au service militaire, en les faisant émigrer au Canada sans passeports. On vient d'arrêter en Galicie plus de cent personnes.

L'agence de l'Uranium Steamship Company a été fermée aujourd'hui, le directeur a été arrêté. On l'accuse d'avoir fait passer en cachette la frontière à des émigrants, qui se déguisaient pour ne pas être arrêtés.

DES LIONS S'ECHAPPENT DE LEUR CAGE

On ne signale aucune victime

Leipsick, 24. Une collision s'est produite la nuit dernière entre un tramway et une voiture. Cette dernière formant cage renfermait cinq lions, appartenant à un cirque américain.

La cage fut renversée et brisée par le choc. Les lions se trouvèrent donc en liberté au beau milieu de la ville, ce qui occasionna une terrible panique parmi les dix milles personnes qui étaient venues assister à la célébration du centenaire de la Bataille des Nations.

L'un des lions pénétra dans un hôtel, se précipita dans les escaliers et s'avança dans les corridors, faisant reculer d'effroi les voyageurs qui s'empressaient de regagner leur chambre.

La police arriva heureusement quelques instants après et tua l'animal. Les quatre autres furent tués également dans d'autres parties de la ville. Les lions heureusement n'avaient attaqué personne.

AU MEXIQUE

Ce que pense le ministre d'Angleterre au Mexique de la politique des Etas-Unis

Mexico, 24.—Sir Lionel Carden, ministre d'Angleterre au Mexique a déclaré aujourd'hui que "les Américains ne se rendaient pas compte de la gravité de la situation mexicaine."

Il a ajouté qu'il ne voulait rien dire des commentaires de la presse américaine au sujet de la présentation de ses lettres de créance au président Huerta, le jour même où ce dernier faisait arrêter 100 membres du parlement.

Il a déclaré que tout dans cette démarche était naturel et qu'il n'avait fait que remplir les formalités d'usage.

* * *

Washington, 24.—L'échange de vues diplomatiques entre l'ambassadeur des Etats-Unis à Londres M. Page, et le ministère des affaires étrangères d'Angleterre semble devoir se continuer.

Sir Lionel Carden, ministre d'Angleterre au Mexique, est loin d'approuver la politique des Etats-Unis contre le gouvernement Huerta, ce qui n'est pas sans inquiéter le gouvernement de Washington.

Dans les milieux officiels, on affirme que les Etats-Unis ne cherchent pas l'appui de l'Europe et qu'ils ne désirent pas qu'une nation européenne se mêle en ce moment de la situation et empêche les Etats-Unis de résoudre le problème mexicain.

Le gouvernement fait ressortir que les Etats-Unis étant la nation la plus voisine du Mexique, il devrait avoir pleins pouvoirs pour ramener la paix dans ce pays.

Il n'est cependant pas improbable que le rapport de sir Lionel Carden disant que les Etats-Unis ne comprennent rien à la situation mexicaine, sera l'objet d'une enquête et qu'il peut amener des complications.

On se refuse à communiquer les dépêches de l'ambassadeur Page, mais on ne cache pas le mécontentement que cause l'attitude de l'Angleterre.

La situation mexicaine fait l'objet de toutes les conversations dans les milieux politiques: beaucoup de diplomates disent que l'issue des conversations Page et du ministre des affaires étrangères d'Angleterre pourra changer la politique des Etats-Unis vis-à-vis de l'Angleterre.

* * *

Londres, 24.—La presse londonienne commence à envisager la possibilité d'un désaccord entre les Etats-Unis et l'Angleterre, au sujet de la situation mexicaine.

Le "Pall Mall Gazette" dit:

"Il y a évidemment un grave malentendu entre l'Angleterre et les Etats-Unis au sujet de la crise mexicaine, que l'on doit terminer le plus tôt possible.

"Cette situation renferme des éléments dangereux qui peuvent exciter facilement les opinions des deux côtés de l'Atlantique."

* * *

Vera-Cruz, 24.—Le général Félix Diaz a débarqué ce matin sans difficultés, à 11 heures, du vapeur "Corcovado". Il a été acclamé par quelques centaines d'ouvriers, au moment de son arrivée sur le quai. Le général Félix Diaz s'est rendu aussitôt dans la maison de sa belle-mère.

En réponse aux nombreuses questions qui lui étaient posées, le général Diaz a déclaré qu'il ne retirerait pas sa candidature, même s'il doit se présenter contre la liste de Huerta.

Un agent du gouvernement mexicain s'est présenté au général Diaz, pendant que celui-ci était encore à bord du "Corcovado". Il l'engagea à continuer son voyage jusqu'à Tampico, mais le général Diaz a refusé.

Daniel et Evaristo Madero, frères de l'ancien président, ont été arrêtés à Monterey, dans l'Etat du Nouveau Leon; ils sont accusés d'avoir participé à un complot devant livrer la ville aux révolutionnaires.

D'après les journaux qui publient cette nouvelle, le complot a été découvert par des documents trouvés sur des rebelles tués dans un combat, près de Monterey.

* * *

Brest, 22. —Le croiseur cuirassé "Condé" a reçu l'ordre d'appareiller pour le Mexique.

* * *

Tokio, 22.—Le ministère des affaires étrangères a déclaré qu'aucun navire japonais ne serait envoyé au Mexique.

HEROISME CACHE

Bel article du général Cherfils - Conduite héroique d'un prêtre français en 1870.

Il semble qu'elle soit particulièrement de culture française, la fleur rouge de l'héroïsme. Sa floraison de pourpre ne se contente pas de s'épanouir en notre terre d'Afrique, si avide de sang; elle resplendit dans l'azur de l'air, suspendue aux ailes des grands oiseaux guerriers. Les livres qui retracent les prouesses de nos soldats sont nombreux. Mais, si nombreux qu'ils soient, ils sont encore trop rares, car rien n'est plus fertile en renseignements et n'est davantage producteur de dévouement et de sacrifice que la propagation de ce que les gens de chez nous ont fait pour la gloire de la Patrie, pour l'honneur, et même quelquefois pour rien, pour la noble joie de se regarder dans le miroir de son âme, avec une prouesse au front.

A côté de cet héroïsme, qui a ses témoins et ses historiens, et qui, par eux, rayonne en exemple fécond sur les générations qui montent, combien d'actes héroïques demeurent ignorés, soigneusement ensevelis sous les voiles du silence. C'est particulièrement sous la robe des missionnaires et des prêtres, sous la cornette des regieuses, qui se cache avec une pudeur jalouse cet héroïsme ignoré.

Chez les missionnaires, il atteint souvent à la grandeur du martyre. Ainsi, de ces Pères qui, à Madagascar, sont allés s'ensevelir vivants dans des léproseries, se condamnant à la mort la plus cruelle. A-t-on seulement gardé le nom du prêtre qui, l'an passé, se jette dans la Seine trois fois de suite pour sauver trois vies humaines, puis s'enfuit, effarouché de l'enthousiasme soulevé par son courage?

Tout récemment, il m'a été donné d'entendre le récit d'un acte de dévouement qui, sous des dehors modestes, a une jolie allure d'héroïsme. Un prêtre en est le héros. Ce prêtre, aujourd'hui âgé de plus de soixante ans, a caché son exploit depuis quarante ans; et il a fallu qu'une indiscrétion heureuse jetât le rapport de ses prouesses dans le coeur de ses paroissins, pour que ceux-ci cessent d'ignorer les exploits de leur curé. Je me plais à penser que c'est pour chacun un devoir de proclamer les actes de courage, de dévouement et d'héroïsme qu'il peut parvenir à connaître. Je veux ne pas manquer à ce devoir; et je me fais le porte-voix du beau trait que j'ai appris. Aussi bien, un acte d'héroïsme n'appartient pas à celui qui le fait; il appartient à la France; il fait partie de son patrimoine de gloire; il est une leçon de ses gestes, qui doivent servir à l'éducation de sa jeunesse, et contribuer à son renom de beauté morale dans le monde.

Voilà pourquoi je veux redire l'acte héroïque du petit abbé de Corbeil. Comme il est question d'un prêtre et que la modestie à laquelle l'a voué son sacerdoce s'accommoderait mal du bruit fait autour de sa personne, je tairai respectueusement son nom: je ne dirai que son geste. Ainsi seront à la fois satisfaits et le devoir de porter une belle action à la connaissance du monde et le souci de ne pas troubler la modestie d'un saint prêtre. Celui-ci ne veut connaître du siècle que les devoirs qu'y trouve son ministère d'abnégation et de sacrifice, et point la fumée d'un encens qui ne monte point vers Dieu seul.

Mon récit remonte à la guerre de 1870. C'était dans la deuxième partie de la guerre, pendant la campagne de la Loire. Corbeil, la jolie petite ville dont le nom gracieux semble fait pour un jardin, était, sur les derrières des armées allemandes, un gîte d'étapes important, par où passaient les convois de prisonniers français, qui étaient dirigés sur l'Allemagne. Ces convois, hélas; trop fréquents, comprenaient des centaines de militaires de tous grades, que le plus souvent on parquait, pour une nuit, dans l'église, et qui, le lendemain, reprenaient la route de la captivité.

Un jeune séminariste se trouvait à Corbeil à qui sa robe religieuse avait défendu de s'engager. Son ministère amenait dans les hôpitaux le petit abbé et lui donnait un accès assez facile au milieu des prisonniers. Il ne voulut pas se contenter de leur donner uniquement des consolations spirituelles. Ne pouvant pas se battre pour son compte, il résolut de rendre des soldats à la France, en apportant visitait.
la liberté aux prisonniers qu'il visitait.

De taille haute et maigre, revêtu d'une soutane très ample, il imagina de faire de sa soutane un magasin de vêtements civils, qu'il introduisait à chaque visite au milieu de ses prisonniers. Chaque fois, il risquait sa tête à ce jeu singulièrement dangereux. C'est par vingt et trente que, presque chaque jour, il déguisait en paysans des soldats français qui, dans la journée, s'égaillaient dans les champs, sous le couvert du bourgeon bleu et de la casquette noire. La sacristie était le vestiaire de ces transformations.

Un jour il arriva que, pendant une ronde, il fut obligé de cacher dans les armoires sacerdotales ses clients en train de se travestir. Il faut compter par centaines le nombre des soldats que le vaillant séminariste rendait à la liberté, à l'armée, à la France. Chaque matin, il manquait à l'appel du départ un chiffre toujours croissant de prisonniers. Si bien que l'autorité militaire allemande s'émut de ces disparitions si fréquentes.

Le succès de toutes ses entreprises audacieuses enhardit le jeune abbé, au point de lui faire concevoir un projet plus téméraire encore. Il rêva de profiter d'une nuit pour faire évader d'un seul coup, sans autre manteau que l'obscurité, les trois cents prisonniers que renfermait l'église.

Les troupes d'étapes de Corbeil étaient des Bavarois. Un poste installé dans le voisinage de l'église gardait les prisonniers. Chaque soir, il était d'usage de servir aux hommes du poste un verre d'eau-de-vie. Le jeune abbé avait pris l'habitude de servir lui-même Bavarois de garde. L'idée lui vint d'endormir, au propre, cette surveillance, en mettant dans la boisson un narcotique inoffensif. Un hasard heureux lui fit trouver, sinon une rare complicité, du moins une complaisance favorable dans le sergent de landwehr qui, la nuit de cet exploit, commandait le poste de surveillance.

Ce sergent, l'année précédente, avait habité Corbeil et fait des parties de canotage sur la Seine avec notre héros, pendant les derniers mois de sa liberté laïque. Les jeunes gens s'étaient reconnus. L'abbé s'ouvrit de son projet à son ancien camarade. Celui-ci avait consenti à fermer les yeux. Mais un soldat du poste, qui entendait le français, n'avait pas fermé l'oreille pendant que s'échangeait la conversation décisive. La nuit venue, l'abbé apporte aux hommes du poste l'eau-de-vie au narcotique. Une heure après, il y revient, et trouve les hommes endormis. Il néglige malheureusement de les compter; il en manquait un.

Alors, au moment où l'abbé, ayant grand ouvert la porte de son église, allait en faire sortir les trois cents prisonniers, un peloton de Bavarois en armes, conduit par un officier, surgit tout à coup. L'abbé et le sergent sont jetés en prison et, le lendemain, jugés par une cour martiale. Ils sont condamnés à mort. La Providence sauva l'héroïque séminariste. Il avait un frère de dix ans plus âgé que lui, qui était vicaire à Corbeil, et qui déjà s'était acquis un renom de sainteté. C'est l'intervention de ce frère aîné qui obtint du roi Guillaume lui-même la grâce de l'abbé.

Général Cherfils.

Le Marché Agricole

GRAIN

	Ferm.
Blé—	
No. 1 Northern	.81¼
No. 2 Northern	.79¼
No. 3 Northern	.77¼
No. 4	.72¼
No. 1 rejected seeds	.76½
No. 2 rejected seeds	.74½
No. 1 Hiver rouge	.82¾
No. 2 Hiver rouge	.80¾
No. 3 Hiver rouge	.78¾
Avoines—	
No. 2 C. W.	.34
No. 3 C. W.	.32¾
Extra No. 1 Feed	.32½
No. 1 Feed	.32½
No. 2 Feed	.31
Orge—	
No. 3	.42
No. 4	.38
Feed	.37
Rejected	.37
Lin—	
No. 1 N. W. C.	$1.13
No. 2 N. W. C.	1.11
No. 3 N. W. C.	1.10

BESTIAUX.

Prix: livrés, nourris et abreuvés.

Taureaux de choix. Prix	$5.75 à $6.00
Bonnes vaches et génisse. Prix	$5.50 à $5.75
Vaches moyennes et genisses. Prix	$4.00 à $4.50
Vaches ordinaires. Prix	$2.50 à $2.75
Boeufs de première qualité. Prix	$4.00 ê $4.25
Boeufs, qualité ordinaire. Prix	$3.50 à $3.75
Vaches laitières, première qualité. Prix	$50.00 à $65.00

VEAUX.

Veaux de choix. Prix	$7.50 à $8.00
Bons veaux, pesants. Prix	$5.00 à $6.00

BREBIS.

Brebis de choix. Prix	$5.00 à $5.25
Brebis de printemps. Prix	$6.50 à $7.00

PORCS.

De choix	$9.00
Roughs and heauvies. Prix	$7.00
Stags	$5.00

BEURRE DE CREMERIE.

En brique	.29
Séparés	.25
No. 1	.22
No. 2	.17
De cuisine	.15

FROMAGE.

Ontario (nouveau)	.15¾
Manitoba (twins)	.16

OEUFS.

Frais	.25-28
Entrepot	.23

FARINES.

Lake of the Woods Milling Co.	Cotton	Jute
Five Roses, au baril	5.60	5.50
Lakewood	5.30	5.20
Harvest Queen	5.00	4.90
Medora	3.90	3.80
XXXX	3.00	2.90

Western Can. Flour Mills Ltd.	
Purity, au baril	5.60
Three Stars	5.00
Maitland	4.50
Huron	4.20
Medallion	5.30
Battle	4.80

Ogilvie Flour Mills Co.—	
Royal Household, par sac de 98 livres	$2.80
Mount Royal	2.70
Glenora	2.55
Fall wheat	2.55
Graham	2.55
Centennial	2.45
Manitoba	2.25
Fancy XXXX	1.60
Imperial	1.45

Leitch Bros. Flour Mills Ltd. Au char 98s	Cotton	Jute
Sovereign	2.80	2.75
Manitoba Patent	2.55	2.50
White Cross	2.45	2.40
Hub Strong Bakers	2.20	2.15
Bull's Eye Fancy Patent	2.70	2.65
Rolled Oats—		
80-lb. sack	1.75	
Morninig Glory	1.85	
Bran. en sacs, la tonne	15.00	16.00

FOIN.

Manitoba, nouveau	$16.00
No. 1	15.00
No. 2	12.00
No. 1 Naturel, la tonne	11.00
No. 2 Naturel	10.00
No. 3 Naturel	9.00
Mil, No. 1	24.00
Mil, No. 2	23.00

CHRONIQUE AGRICOLE

BULLETIN AGRICOLE

Ottawa, 18.—Le Bureau du Recensement et des Statistiques au département du Commerce vient de publier un estimé provisoire de la récolte du grain et de la qualité moyenne de cette récolte au temps de la moissin.

Durant le mois de septembre, le beau temps, dans tout le Canada, a favorisé la récolte du grain. Dans la plus grande partie de l'Ontario et des Provinces de l'Ouest, la plus grande partie de la moisson était faite à la mi-septembre; elle ne l'était que partiellement dans Québec et les provinces maritimes. Où le printemps commence plus tard, la récolte se fit dans les derniers jours de septembre.

Les estimés fournis il y a un mois étaient quelque peu supérieurs à ceux fournis actuellement, basés sur les rapports du battage. Le 15 décembre le département public des estimés exacts basés sur le rapport des battages et les rapports revisés des terres en culture.

Le blé du printemps à la fin de septembre donnait 188,468,000 boisseaux contre 182,840,000 l'an dernier. Le blé d'automne donne 19,107,000 boisseaux contre 16,396,000 l'an dernier et 18,481,000 boisseaux prévus par les premiers estimés de cette année. Les estimés de la production totale du blé cette année sont donc de 207,575,000 boisseaux contre 199,236,000 boisseaux l'an dernier soit une augmentation de 8,339,000 ou 4¼ pour cent. Le rendement par acre a été de 21.15 boisseaux contre 20.42 l'an dernier. Le rendement total de l'avoine a été de 391,418,000 boisseaux, avec une moyenne de 40.57 l'acre contre 361,753,000 boisseaux, avec moyenne de 39.25 l'an dernier. L'orge donne 44,348,000 boisseaux, avec moyenne de 31 l'acre, contre 44,014,000 avec moyenne de 31.10, l'an dernier. Les rendements sont: pour le seigle, 2,559,000; pour les pois, 3,974,000; pour le sarrasin, 7,600,000; pour le lin, 14,086,000; grains mélangés, 17,178,000; ble d'inde pour décorticage, 14,086,000; fèves, 989,000. Rendements de l'an dernier: seigle, 2,594,000; pois, 3,773,000; sarrasin, 10,193,000; lin, 21,681,000; grains mélangés, 17,952,000; blé d'inde pour décorticage, 16,569,800 et fèves, 1,040,000.

Dans les trois provinces de l'Ouest, on estime les rendements du blé du printemps à 183,852,000 boisseaux, du blé d'automne, 5,264,000, de l'avoine, 239,595,000, de l'orge, 27,904,000, du seigle, 686,000 et du lin à 14,808,000.

La qualité de ces grains d'après une base de 100, représentant un grain bien venu, bien épié, bien rempli, sain de gelée, de rouille et de saleté, est comme suit: blé du printemps 89.17, avoines, 90.52, orge, 88.25, seigle 85.41, pois 81.71, fèves, 78.48, sarrasin, 73.40, grains mélangés, 90.59, lin, 82.68, blé d'inde pour décorticage 75.16. Les qualités de blé, avoine, orge et seigle sont au-dessus de la moyenne des deux dernières années.

PRECIS HISTORIQUE ET DESCRIPTIF DE L'INDUSTRIE DU LAIT AU CANADA

Les faits principaux se rattachant à l'origine et au développement de l'industrie laitière au Canada sont relatés suivant l'ordre chronologique dans ce Bulletin. Il est digne de remarque que le Gouvernement central ainsi que les Gouvernements provinciaux ont eu une part considérable dans le développement de cette industrie.

En général, ce sont les Gouvernements des provinces qui se sont chargés de toute l'initiative concernant l'instruction proprement dite, comme les écoles et les établissements ambulants de laiterie, etc. Les sommes accordées à l'Association des laitiers (*Dairymen's Association*) ont pour la plupart la même origine.

Les écoles de laiterie du Canada ont été organisées fort pratiquement, mais la façon à donner en même temps aux étudiants toutes les notions scientifiques qu'ils sont capables de s'assimiler. L'adoption qui vient de se généraliser, après vingt ans d'expérience, de l'enseignement donné dans les laiteries mêmes, est la meilleure preuve de la bonté du système.

Le premier Commissaire des laiteries du Canada fut nommé en 1890. Cette mesure marque le premier pas sérieux du Gouvernement Fédéral dans la voie de l'assistance directe à l'industrie laitière. Des expériences furent poursuivies dans le but de déterminer la valeur relative, en ce qui concerne la fabrication du fromage, des laits contenant des proportions différentes de graisse, et de déterminer en même temps d'après le pourcentage en graisse le prix que les fabriques de fromage doivent payer pour les différentes qualités de lait.

L'organisation et le fonctionnement des laiteries pendant toute l'année, remontent à l'hiver de 1891-1892. Avant cette date, il n'existait pas de laiteries d'hiver en exercice au Canada. Le Gouvernement racheta deux établissements pour la fabrication du fromage, et quelques travaux d'amélioration dans les bâtiments suffirent pour les mettre en état de fonctionner pendant l'hiver; on installa les machines pour la fabrication du fromage, et depuis lors l'entreprise est allée sans cesse en se développant.

En 1892 le Commissaire fut autorisé par le Gouvernement à fonder une fromagerie coopérative à New Perth dans la Province de l'Ile du Prince Edouard. Toutes les machines nécessaires furent fournies par le Gouvernement sous la forme d'un prêt, et la Société Coopérative put ensuite les lui acheter. Un expert fut chargé d'organiser le travail et de faire fonctionner l'établissement comme Station laitière du Gouvernement.

De nouveaux établissements ont été organisés et la haute surveillance du Gouvernement se poursuivit pendant plusieurs années, s'étendant à 11 établissements. Comme résultat de cette organisation et de cette instruction, il existait en 1901 dans l'Ile du Prince Edouard 47 fabriques de fromage et de beurre, avec une production totale évaluée à 556,824 dollars. On a fondé dans la Nouvelle Ecosse et dans le Nouveau Brunswick d'autres stations de laiterie dans un but de propagande. C'est en 1895 que l'organisation des services de réfrigération fut entreprise.

Le Commissaire fut autorisé à se mettre d'accord avec les Compagnies de Chemins de fer pour que des wagons pourvus de frigorifiques desservent une fois par semaines certaines lignes, pour encourager le développement de l'industrie. D'abord on n'installa ces appareils que sur un petit nombre de lignes; mais le service prit des proportions de plus en plus grandes, et des wagons pourvus d'installations frigorifiques parcourent désormais une fois par semaine près de 60 lignes convergeant à Montréal de différents points du pays. L'industriel qui n'expédie que peu de paquets de beurre a ainsi les mêmes garanties pour le transport de sa marchandise que le grand industriel qui en expédie des centaines. Le Gouvernement garantit aux Compagnies deux tiers du prix du transport de la charge d'un wagon (20,000 lbs. 9060 kg.

(20,000 lbs.) du point de départ jusqu'au lieu de destination, et paie 4 dollars pour l'intallation des appareils de réfrigération dans chaque wagon. On essaya d'encourager les laiteries à construire des chambres de réfrigération par l'institution d'une prime de 100 dollars décernée aux propriétaires qui en prendraient l'initiative. Le Commissaire fournit gratuitement, à cette fin, des plans d'installations et des renseignements de tout genre.

En 1897 les Compagnies des bateaux à vapeur furent amenées à installer des chambres de réfrigération sur les navires, et le Gouvernement prit à sa charge la moitié des frais d'installation sur un certain nombre de transatlantiques.

Tout cela eut pour effet de développer considérablement le commerce du beurre, et le commerce d'exportation de Montréal, qui ne dépassait pas 32,000 paquets en 1894 et atteignit en 1902 539,000 paquets. Le service de l' "air froid" sur les bateaux à vapeur, subventionné aussi par le Gouvernement, a été d'un grand secours au commerce du fromage, éliminant l'inconvénient du fromage chauffé, qui constituait une menace sérieuse pour ce commerce.

De 1894 à 1905 l'industrie laitière fut très activement assistée par le Gouvernement, dans les terres du Nord-Ouest. Les premières laiteries fondées dans les "territories", sous la forme de sociétés coopératives ou d'entreprises privées firent faillite au bout d'un an ou deux. Le Gouvernement Fédéral, et pour lui le Ministre de l'Agriculture autorisa sans retard le Commissaire pour l'Industrie laitière à prendre la direction des sommes d'argent suffisantes pour faire face aux passifs et a prêter des sommes ultérieures pour la fondation et l'équipement de nouveaux établissements, qu'il aurait soin de tenir sous sa surveillance directe.

La confiance revint immédiatement, et sous la direction des experts les affaires commencèrent à prospérer, de sorte que vers la fin de 1905 le Département de l'Agriculture put interrompre le contrôle et la surveillance immédiate d'un grand nombre de laiteries.

Les nouveaux gouvernements des provinces suivent la politique adoptée par les autorités fédérales, et continuent à favoriser l'industrie en question suivant un plan modifié.

En 1902, le service de Laiterie entreprit la démonstration des avantages qu'il y aurait à effectuer la maturation du fromage dans des conditions appropriées de température. L'on décida alors la construction et l'équipement de quatre chambres spacieuses munies d'appareils frigorifiques, pour illustrer les avantages de ce procédé, au point de vue commercial.

Les résultats ont été si satisfaisants qu'une fromagerie n'est plus considérée aujourd'hui comme un établissement moderne si elle ne dispose pas d'une installation pour la réfrigération du fromage permettant d'empêcher la température ambiante de s'élever au-dessus de 60o F.

Le mouvement pour l'institution d'un contrôle de la production laitière de chaque vache, commencé en 1904, a pris de grandes proportions et s'étend de plus en plus.

Le Service de Laiterie du Gouvernement Fédéral se charge de tous les frais, tient les registres et fait exécuter les examens des échantillons.

Le Service d'inspection des cargaisons dans les ports canadiens et britanniques, inauguré en 1901, grâce auquel on dispose de rapports détaillés concernant le chargement et le déchargement de chaque envoi de beurre et de fromage, a permis aux fonctionanires du Département d'effectuer un grand nombre de modifications utiles dans le maniement et le transport des produits de laiterie.

Pour encourager l'industrie laitière on ne s'est pas borné à cela; on publie des bulletins donnant les résultats des recherches expérimentales, et autres informations; on répond d'une façon détaillée à tous ceux qui désirent des éclaircissements ou demandent des conseils en ce qui concerne l'industrie laitière; les membres du Corps des Commissaires se rendent plusieurs fois dans le courant d'une année à des réunions et à des congrès intéressant l'industrie laitière.

SELECTION A LA FERME EXPERIMENTALE

Comme la quantité de matériel disponible produit au moyen de l'hybridation pendant les dernières années est trop abondante on n'a fait cette année aucun nouveau croisement. Toutefois on a fait des expériences avec le Lin, en employant comme "parents" les "lignes" sélectionnées qui se trouvent actuellement en culture à Ottawa, et dont on a déterminé la teneur en huile. A part l'importance scientifique du problème, le but qu'on veut atteindre est de réunir, autant que possible, dans une même variété, un rendement et une teneur en huile élevés, avec un grand développement en longueur de la tige.—Dans ces travaux de sélection du Lin, on donne une plus grande importance à la production des graines qu'à celle de la fibre, sans toutefois négliger ce dernier caractère.

La sélection des Céréales se poursuit activement chaque année, non seulement pour fixer les "bonnes" variétés obtenues par hybridation, mais aussi pour obtenir des "lignes améliorées" ("improved strains") de types commerciaux. La méthode suivie est celle d'une série de "lignes" séparées, provenant chacune d'une plante-mère distincte. La meilleure ligne est choisie après quelques années d'étude. La valeur de cette méthode soutenue par le "Cerealist" depuis quelques années est aujourd'hui universellement reconnue, et les anciens systèmes, qui admettaient la nécessité d'une sélection continue pendant une longue série d'années, sont presque totalement laissés de côté.

Voici maintenant quelques renseignements sur les travaux spéciaux de sélection faits sur une grande échelle pour les principales cultures.

Céréales. En outre des nombreuses parcelles de céréales produites par le croisement et non encore fixées, on a cultivé l'année dernière à Ottawa:

15 "lignes sélectionnées" des meilleures variétés de Blé de printemps.

186 variétés nouvellement hybridées de Blé de printemps.

6 "lignes sélectionnées" des meilleures variétés d'avoines.

7 nouvelles variétés hybridées d'Avoine.

5 "lignes sélectionnées" des meilleures variétés d'Orge.

68 nouvelles variétés croisées d'Orge.

24 nouvelles variétés croisées de Pois.

6 "lignes sélectionnées" de types commerciaux de Lin.

Soit au total 32 "lignes sélectionnées" et 285 nouvelles variétés crisées.

Blés de printemps. Les variétés les plus importantes à maturité précoce, récemment introduites, sont "Marquis" et "Early Red Fife". Elles sont toutes deux non aristées comme le "Red Fife" mais mûrissent plus tôt. Les caryopses de l' "Early Red Fife" ne se distinguent pas de ceux du "Red Fife" ordinaire: au contraire, les caryopses de "Marquis" sont un peu plus courts et de couleur plus marquée. Les deux variétés sont à grains durs; on donne la préférence à la variété "Marquis", qui convient surtout à la région des prairies, et qui est moins sujette à l'attaque de la rouille que l' "Early Red Fife". En réponse à de nombreuses demandes on a envoyé, dans un but expérimental, des lots de semences aux Etats-Unis, en Angleterre, en Autriche, dans l'Afrique du Sud et ailleurs.

Blés d'hiver. Les meilleurs résultats, tant au point de vue de la qualité que la quantité du produit, ont été donnés par les variétés suivantes: "Dawson's Golden Chaff" (non aristée); "Turkey Red" (aristée); "Egyptian Amber"; "Tasmania Red"; et "Imperial Amber" (aristées).

Avoines. Parmi les variétés les plus productives, on signale: "Thousand Dollar", "Twentieth Century", "Improved American", "Banner", "Garton's Abundance" et "Danish Island" qui donnèrent respectivement 2,952, 2,536, 2,916, 3,204, 2,664, 2,952 kg. par ha., et l'on cite parmi les variétés les plus précoces: "Daubeney", "Tartar King", "Sixty Day", et "Early Ripe", qui arrivèrent à maturité les 18, 25, 15, et 17 juillet respectivement, l'ensemencement ant été fait les 27 et 28 avril.

Orge. On signale parmi les variétés les plus productives: "Odessa" (4,536 kg. par ha.) et "Manchurian A", "ligne sélectionnée" de "Mensury" (4,364 kg. par ha.) qui reste peu inférieure dans le degré de productivité. Ces deux variétés joignent à un rendement élevé l'avantage d'une maturité précoce, elles mûrissent en effet vers la mi-juillet après avoir été semées le 22 avril.

Lin. Le principal travail de sélection a été fait dans le but d'obtenir des types uniformes des divers types commerciaux de Lin. On soumit ainsi à une culture expérimentale 13 variétés qui donnèrent un produit moyen de 667.68 kg. par ha.; les variétés "La Plata", "Novarossick B", et "White Flowering B" donnèrent 940.8 kg. par ha.

D'autres recherches sur le Maïs, les Pommes de terre, les Betteraves et les Carottes complètent le programme de travail de la Station expérimentale d'Ottawa en 1911, dont les effets bienfaisants contribuent beaucoup à l'améiioration de l'agriculture canadienne.

RAPPORT ENTRE LA GROSSEUR DES POULES ET LEUR PRODUCTION D'OEUFS

Il y a un an environ, l'Aviculture a formulé une théorie admettant que les petites races d'animaux ont le plus de vigueur; ainsi les petites poules seraient les meilleures pondeuses. A l'appui de sa théorie l'Aviculture cite dans ce travail les résultats des récents concours de ponte en Angleterre. Il montre qu'à peu d'exceptions près, les poules les plus légères figurent en tête pour le nombre d'oeufs pondus, tandis que les poules les plus lourdes occupent presque toujours le dernier rang. Mais il serait exagéré de considérer chaque petite poule comme une bonne pondeuse; il y aura toujours des exceptions. Néanmoins ces recherches indiquent la voie à suivre et montrent que ce ne sont pas les poules lourdes qui pondent le mieux.

On pourra considérer comme à peu près adultes les poules ayant pondu depuis 4 mois et bien nourries pendant ce temps. A ce moment, le poids des poules bonnes pondeuses ne doit pas dépasser: 5 livres pour des *Buff Orpingtons*, 5.5 livres pour les *White Wyandottes* et *Buff Rocks*, 4.5 à 5 livres pour des *Rhode Island Reds* et 3 livres 10 oz à 3 livres 12 oz. pour des *White Leghorns*.

FECONDITE DES OEUFS DE POULE

A la station d'élevage de volaille de Roseworthy, l'Australie en a fait des expérinces sur la fertilité des oeufs de poule. Le coq, après avoir été quelque temps avec les poules, en fut séparé et l'on mit ensuite les oeufs pondus chaque jour—une dizaine environ—dans un petit incubateur. On a constaté que tous les oeufs pondus pendant les 3 premiers jours après la séparation étaient féconds; dès lors il y eut peu à peu une diminution telle qu'au neuvième jour 80 pour cent, au onzième 50 pour cent, et au seizième jour 10 pourcent des oeufs étaient féconds. A partir du dix-septième jour, tous les oeufs étaient stériles.

LA DIMINUTION DES NAISSANCES EN ALLEMAGNE

On prévoit qu'en 1913, la diminution des naissances en Allemagne sera de nouveau de 60,000 environ. Ce sont maintenant les campagnes qui semblent atteintes du mal, et, pendant les derniers trois mois en Prusse, le nombre des naissances y a diminué de 8,000.

Le coefficient des campagnes reste cependant supérieur à celui des villes, qui est tombé de 25 naissances par 10,000 habitants.

L'agitation socialiste contre les naissances trop nombreuses et les ripostes très vigoureuses de Mme Zetkin et de Mme Rosa Luxembourg contribueront sans doute à accélérer la chute des naissances. La majorité du parti socialiste semble pour la limitation. Le député Edouard Bernstein s'est prononcé très nettement dans ce sens.

Quelque découverte que l'on ait faite dans le pays de l'amour-propre, il y reste encore bien des terres inconnues.

* * *

L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs.

EN PROVINCE

ARBORFIELD, SASK.

C'est très probablement la première fois qu'il vous arrive des nouvelles de la jeune colonie d'Arborfield: c'est une place d'avenir à en juger par la qualité de la terre et la facilité avec laquelle les nouveaux habitants peuvent se fournir de la planche. Il y a déjà une grosse église catholique dont notre dévoué missionnaire, M. l'abbé Dubois, pousse activement la complétion.

On compte dans notre paroisse plus de 110 terres prises par des catholiques, Français, Belges, Canadiens-français revenant des Etats-Unis, et surtout des Canadiens de Québec et du Manitoba.

Tous sont très satisfaits de leur sort, bien que les chemins soient affreux, comme on peut bien s'y attendre dans une place absolument neuve.

* * *

Dernièrement un évènement heureux a mis en émoi la famille Jos. Gareau, bien connue dans le Manitoba, sous la forme d'un gros bébé, le douzième!!! Il a reçu au baptême les noms de Joseph, Paul, Marie, Gérard.

Le douzième!! Vive la Canadienne! Il faut espérer qu'Arborfield verra des belles récoltes et de nombreuses familles.

Je ne veux pas abuser de votre complaisanse: j'espère que plus tard je pourrai vous envoyer encore des nouvelles de notre belle et jeune colonie.

DELORAINE

Depuis cinquante-six semaines, la Divine Providence semble appesantir sa main sur les petits enfants de la paroisse. Treize enfants de huit à quinze mois nous ont laissé pour un monde meilleur depuis le commencement de septembre. La dissentrie, qui a atteint même plusieurs personnes âgées, fut la cause pour la majorité d'entre eux du moins. Pauvres et riches ont été éprouvés. Le dernier que la mort nous a enlevé fut le fils unique de M. le Maire de la ville, M. James E. Flynn. Les funérailles ont eu lieu dimanche après-midi dans l'église paroissiale, au milieu d'une assistance de cent ving personnes, dont la majorité étrangère à notre foi catholique.

* * *

La population catholique, belge surtout, augmente de jour en jour, en particulier dans la région si fertile de la montagne Tortue, où on ne voit pour ainsi dire que des familles catholiques.

* * *

Le Canadien Nord qui est entré dans la ville depuis quinze jours et qui longe de près la montagne Tortue a déjà donné une augmentation réelle au prix des terres encore presqu'inhabitées de la partie sud-est de Deloraine. Il construira dès le printemps une gare à Deloraine et une autre sur le penchant nord-est de la montagne, ce qui rapprochera de 8 à 10 milles les nouveaux venus qui ont acheté des terrains dans cette partie.

* * *

Il y a encore vingt-cinq à trente quarts de sections à vendre dans cette partie à des prix raisonnables: de quinze à dix-sept piastres de l'âcre pour les parties boisées et de vingt à vingt-cinq pour la prairie naturelle.

* * *

Quant au service religieux il se fait à tous les deux dimanches à Deloraine. C'est-à-dire que la messe est dite un dimanche à Deloraine et l'autre à la montagne, dans l'école catholique. Cette dernière école, à 9 milles et demie de Deloraine n'est fréquentée que par des catholiques belges, et c'est une institutrice catholique canadienne qui n'y enseigne en pratique que l'anglais, mais qui peut aussi y enseigner le français.

* * *

La Société des Dames de l'autel est à préparer une soirée de paniers pour le douze novembre prochain, au profit de l'église. Ces Dames ont déjà beaucoup fait pour l'ornementation de l'église à Deloraine.

* * *

La récolte, qui a été très bonne cette année et l'an dernier a fait monter certaines fermes avoisinantes de la ville, de 30 à 50 piastres l'âcre. C'est dire que Deloraine tient encore un bon rang dans la province.

La semaine dernière, M. l'abbé J.-A. Halde, curé de Dauphin, ainsi que MM. les abbés Napoléon Poirier, curé de Saint-Maurice, et H. Ferland, curé de Saint-Antoine, Sask., étaient les hôtes de M. l'abbé PJ.-E. Halde, curé de Deloraine.

* * *

La semaine dernière M. l'inspecteur des écoles publiques de Deloraine, donnait aux commissaires de l'école de la Montagne le résultat de son inspection de l'école, fait quelques semaines auparavant, en ces termes: "La moyenne d'assistance des enfants est satisfaisante. L'école est tenue très propre et les enfants ont une bonne tenue. L'institutrice parait très intelligente. L'éducation est parfaite." On peut donc être encore apprécié par les étrangers a notre langue et à notre religion, même si on est Canadien-français.

GARROS ET LA MEDITERRANNEE

Récit par l'auteur de son audacieuse traversée de la Méditerrannée.

A quand la traversée de l'Atlantique? Garros la croit possible.

Le mardi 23 septembre, l'aviateur Garros a traversé la Méditerranée de Saint-Raphaël à Bizerte. C'est avec une émouvante simplicité que l'aviateur fit à la presse le récit de son incroyable odyssée.

—Je suis parti très calme, parce que j'avais décidé depuis arès longtemps de réussir ou de mourir.

"En quittant Saint-Raphaël j'avais le vent dans le nez. Je pris alors de la hauteur et je mis franchement, en me guidant à la boussole, le cap sur le sud-est. J'atteignais ainsi 1,500 mètres.

"Vingt minutes plus tard, je vis très nettement, au-dessus du rideau de brume qui recouvrait la mer, d'un côté la ligne rouge de l'Estérel et de l'autre la Corse.

"Je me dirigeai alors en ligne droite. Mais une demi-heure plus tard, le ressort de rappel de la soupape d'échappement se rompit, et la pièce, rebondissant sur le capot, le défonça.

"Le moteur était donc déséquilibré et tout l'appareil vibrait désagréablement. J'étais alors entre ciel et mer.

"Horriblement anxieux, je me dirigeai vers la Corse dans le but d'atterrir et de réparer: mais ayant constaté que la force centrifuge laissait son jeu normal à la soupape, je pris la décision de continuer et je m'élançai vers le large, après avoir plané sur Ajaccio.

"Pourtant le crochet sur la Corse m'avait retardé. Je filai droit devant moi et je traversai la Sardaigne par le milieu.

"J'avais fixé, à chacun de mes poignets, une montre mise à midi au moment du départ. Mes yeux ne cessaient de fixer les cadrans et il me semblait que les minutes duraient des heures. L'accident avait réduit ma vitesse de route, si bien qu'au-dessus de Cagliari, je m'aperçus que la moyenne, qui aurait dû dépasser le cent à l'heure, était mauvaise et que l'essence allait peut-être me manquer.

"La question se posa de nouveau pour moi: n'ayant emporté que 200 litres d'essence et ayant deux heures de retard, fallait-il atterrir!

"Je renonce à vous décrire le combat qui se livrait en moi. J'étais atrocement partagé entre le sentiment de la conservation et le désir d'accomplir malgré tout ma performance.

"En dépit d'insupportables vibrations, mon appareil rendait. J'avais encore une chance de réussite! Tout mon être se tendit dans un effort suprême de volonté.

"Je descendis à 400 mètres: puis, violemment secoué par de terribles remous, occasionnés par les appels d'air provoqués par les vallées de cette région montagneuse, je remontai à 1,000 mètres de hauteur et je m'enfonçai dans l'horizon.

"A ce moment, tout mon sort se décidait. J'étais totalement ignorant de la provision d'essence qui me restait, et j'étais en pleine mer, mon réservoir peut-être vide... et à 110 kilomètres de toute terre.

"Je marchais à l'économie, les yeux rivés sur mon niveau d'avant. J'appris ainsi qu'il me restait 20 litres d'essence!

"Dès lors, reculer et revenir vers la Sardaigne ne m'aurait pas servi. Je piquai délibérément vers le sud.

"Mais à ce moment non seulement la terre et la mer se dérobaient à mon regard, mais encore des courants d'air m'empêchaient de me rendre compte si j'avançais.

"J'avais l'impression de patiner! Il pouvait être midi: le soleil descendait et m'aveuglait.

"J'allais sans savoir exactement ,mais tout en gardant rigoureusement la ligne droite. Une angoisse m'étreignit et je fus à plusiers reprises la victime du mirage.

"Oui... Je crus voir se profiler la terre et je dirigeai mon appareil du côté de la vision... Ce n'était, hélas! qu'illusion, et mon supplice reprenait.

"Enfin, dans une trouée de nuages, j'aperçus à 50 kilomètres de la côte trois points symétriques au bout de trois petits sillons.

"C'étaient — je l'appris plus tard—trois torpilleurs que M. Léon Barthou avait, à mon insu, fait envoyer à ma rencontre.

"Le hasard me permit de les distinguer. Alors, pour approcher de l'un d'eux, je coupai l'allumage... Mais quand je voulus remettre les gaz, la soupape d'échappement refusa de fonctionner, si bien que je crus la chute inévitable.

"Cependant, à 100 mètres, le moteur repartit et je pus dès lors, convoyé par les torpilleurs, atteindre le but de mon voyage.

"L'essence baissait toujours et si j'avais dû voler dix minutes de plus, mon entreprise se serait terminée par un naufrage, en vue, il est vrai, du littoral tunisien.

—Quel enseignement pratique tirez-vous de votre randonnée!

—Lancé au-dessus de la mer, on doit ou mourir ou toucher le bord.

"Avec un moteur perfectionné et consommant moins, des moyens de secours plus légers, en utilisant la télégraphie sans fil, on supprimera certainement la distance entre la métrople et l'Afrique.

"Si mon moteur avait fonctionné normalement, toutes mes angoisses auraient été évitées.

"On pourra les éviter à l'avenir, car je dois vous dire que si j'ai souffert moralement, je n'ai pas éprouvé une bien grande fatigue physique.

"Je crois aussi—et je caresse vaguement ce projet—qu'on pourrait franchir l'Atlantique par la voie des airs.

"Humainement, cette traversée est possible si elle ne l'est pas encore pratiquement."

Et Garros affirme cette chose fantastique avec un flegme qui engendre la foi.

LA DEPOPULATION EN ALLEMAGNE

Les journaux de Strasbourg ont publié récemment des chiffres intéressants sur la diminution de la natalité en Alsace-Lorraine. Mais le "Pays d'empire" n'est pas la seule province d'Allemagne où ce phénomène se manifeste. Dans tout l'empire, le taux de la natalité décroit avec rapidité. Certains sociologues s'en félicitent, d'autres s'en affligent. Dans un congrès d'hygiène publique qui se tenait ces jours derniers à Aix-la-Chapelle, les lamentations ont prédominé. Du haut de la tribune, des patriarches éloquents ont déploré cette inaction a laquelle les Allemands contraignent aujourd'hui le peuple jadis surnommé des cigognes nationales, apporteuses de progéniture.

Naturellement, c'est dans les villes que le phénomène est le plus apparent. La statistique berlinoise offre à cet égard des chiffres édifiants. Ils prouvent au demeurant que ce qui diminue, à Berlin comme presque partout ailleurs, ce n'est pas le nombre des mariages, mais le nombre des enfants dont chaque ménage assume la charge.

En 1871, Berlin comptait 820,000 habitants et en 1912 il n'en comptait pas moins de 2,095,000. Les mariages contractés dans la capitale allemande sont en proportion de l'accroissement de la population: 16,450 mariages en 1871; 22,298 en 1881: 45,844 en 1912. Donc, entre 1871 et 1912, le nombre des mariages a triplé.

Le nombre des naissances, d'autre part, n'est aucunement en proportion. Il ne cesse de fléchir depuis une quinzaine d'années. De 1890 à 1906, il atteignait encore en moyenne 53,000 par an; mais depuis lors, le fléchissement se précipite. En 1912, 43,000 petits Berlinois seulement (y compris les enfants mort-nés) ont vu le jour dans la capitale de l'empire. L'auteur du livre intitulé "Berlin stérile" calcule qu'après l'atmosphère de Paris, c'est l'atmosphère de Berlin qui produit le plus de figuiers stériles.

En province, sans atteindre ces proportions, la diminution de la natalité n'est pas moins flagrante.

La chute a été le plus sensible dans le royaume de Saxe. Depuis 1876, le chiffre des naissances a baisse dans le "rouge royaume" de 40 p. c., ce qui est vraiment énorme.

La Saxe étant aussi le paradis de la social-démocratie, certains écrivains conservateurs allemands ont cru pouvoir etablir un rapport entre la stérilié des électeurs saxons et leur goût pour la révolution sociale; mais cette thèse, à vrai dire, n'est pas soutenable. Les cigognes attachées au service des "guten Familien" ne claquent pas moins du bec que les volatiles affectés aux quartiers populaires. A Charlottenbourg, le district berlinois le plus élégant et le plus riche, la proportion des naissances ne cesse de diminuer.

Et tandis qu'Héraclite en pleure, Démocrite s'en réjouit. Comme le socialisme français, le socialisme allemand s'enorgueillit, en effet, d'apôtres (subversifs peut-être, mais diserts) qui voient dans la diminution du prolétariat ouvrier un utile instrument de progrès social: "Ils se trompent du tout au tout, déclarait encore il y a quelques jours de docteur socialiste Alfred Bernstein, ceux qui soutiennent que plus est grand le nombre des fils du prolétariat, plus grande sera notre force dans la lutte contre le capitalisme. Ce qui importe, ce n'est pas la quantité, mais la qualité. Or, comme médecin, je vois mieux que d'autres la déplorable qualité des enfants que mettent au monde les femmes employées dans les fabriques."

Le problème est trop grave et trop délicat pour que nous y insistions. Mais il nous a paru curieux, de toute façon, de marquer les conditions où il se pose en Allemagne après s'être posé en France. La "dépopulation", au demeurant, n'atteint pas encore outre-Rhin, tant s'en faut, le degré d'acuité qu'elle atteint en France. L'Allemagne peut sans péril produire pendant quelques années quelques milliers d'Allemands de moins. Seuls, les pangermanistes à tous crins se plaindront du ralentissement dans "l'expansion mondiale" que ce déchet entrainera. Les peuples non-allemands où le trop-plein germanique se déverse éprouveraient au contraire une certaine satisfaction à voir "l'État tentaculaire", comme l'appelle M. Karl Lamprecht, rengainer quelque peu ses tentacules.

LA STATUE DE ZOLA

Je suis de ceux qui ont appris sans excès de chagrin qu'on avait perdu la statue de Zola, et qui attendaient sans impatience qu'on l'eût retrouvée. Ce qui m'étonne, ce n'est pas qu'on l'ait perdue, mais qu'on se soit aperçu de sa disparition. Qui diable, à l'exception de l'artiste qui l'a faite, s'intéresse à elle? Il existe, au département des beaux-arts, un magasin de débarras, où l'on remise, les objets inutiles.

La statue de Zola était parfaitement à sa place dans ce capharnaüm. La gloire de cet enluminenr obscène s'est notablement obscurcie dans ces derniers temps. A mesure que la conscience française, si longtemps oblitérée par les miasmes radicaux, renait à sa splendeur première, on délaisse les oeuvres de Zola. C'est un des signes de la réhabilitation nationale.

La statue de l'auteur devait naturellement subir le contre-coup de cette défaveur. Elle était perdue, et l'on a peine à comprendre que quelqu'un ait eu besoin de savoir ce qu'elle était devenue. Et qu'en fera-t-on? En quel endroit oserait-on l'ériger?

Je sais bien qu'il ne faudrait pas défier les gens qui nous représentent: on trouvera toujours quelque radical mal essuyé pour célébrer la gloire de Zola et les services par lui rendus à son commerce. Seulement ces pasquinades ne trouvent plus d'écho. Il n'est point de grimaud qu'on ne coule en bronze. Essayez de compter les statues et les bustes qu'on a dressé, dans ces derniers temps, à la mémoire des politiciens de bazar qui ont un moment occupé la scène, vous n'y parviendrez pas... O misère!...

Junius.

M. SUMMERBY A OTTAWA

Ottawa, 25.—L'inspecteur Summerby continue sa tournée triomphale des écoles vides.

Arrivé à l'école Garneau, rue Cumberland, à 1.30 heure, cet après-midi, il vit défiler devant lui toute la troupe de bambins qui prenaient prestement la porte.

"La journée est si belle pour un congé", disaient-ils. Et les moqueurs ajoutaient: "M. l'inspecteur devrait venir plus souvent".

Les nouvellistes n'ont pu recueillir les impressions immédiates de M. Summerby, inspecteur des écoles vides.

En lisant les journaux:

—Un congrès de chauves va se réunir à Bruxelles.

—Ce qui ne les empêchera pas de couper les cheveux en quatre.

A son neveu, fervent joueur de baccara:

—Raoul, vois donc combien il y a de degrés au thermomètre!

—Il se tient à cinq...

Roman de La Liberté No 1

LE DERNIER des MOHICANS

PAR

FENIMORE COOPER

Les événements que nous allons raconter arrivèrent dans le nouveau monde pendant une de ces guerres longues et cruelles que la France et la Grande-Bretagne soutinrent vers la fin du siècle dernier, pour la possession d'un pays qui finalement ne devait appartenir ni à l'une ni à l'autre. Les établissements des deux puissances rivales étaient séparés par de vastes territoires couverts d'impénétrables forêts: pour se rejoindre et se combattre, les armées ennemies devaient, durant des mois entiers, se frayer un passage à travers les bois, et, avant d'avoir l'occasion de se livrer bataille, il leur fallait franchir les montagnes, les défilés, les torrents et parfois les fleuves: les colons accoutumés aux rudes travaux des champs, et les Européens les mieux disciplinés, pouvaient à peine supporter ces rudes campagnes. Le plus souvent, après une rencontre et une lutte de quelques jours, la moitié des hommes morts de fatigue ou tombés sous le glaive, les débris des régiments rentraient dans leurs provinces respectives, s'attribuant parfois la victoire de part et d'autre, mais des deux côtes toujours vaincus, épuisés par la maladie et le manque de ressources.

A l'heure présente cette contrée, qui a été le théatre des événements de notre histoire, a subi bien des changements, comme d'ailleurs la plupart des districts d'une semblable étendue, dans les limites des Etats-Unis. Sur l'emplacement même où nous verrons nos personnages retrouver une source cachée au fond des bois pour se désaltérer, s'élève aujourd'hui une ville d'eau très fréquentée et fort à la mode; de larges routes, tracées dans tous les sens, traversent les forêts où la sagacité du sauvage la plus exercée devait recourir à mille indices pour retrouver son chemin: les rochers perdus de Glenn, où une partie vive et intéressante de notre action se déroulera sans autres témoins que les acteurs directement intéressés, abritent maintenant un village considérable et en pleine prospérité; d'autre part, les forteresses dont nous aurons si souvent l'occasion de parler ont disparu, et l'on chercherait vainement leurs ruines: la charrue a déchiré le sol où elles étaient assises; car le désert a reconquis dans bien des endroits, en notre pays, des portions de territoires distraites autrefois de son empire par l'ambition ou la cupidité des hommes. Quoi qu'il en soit, on se figurera aisément ce qu'étaient ces districts à l'époque dont nous parlons.

Une contrée cependant, située sur les bords du grand lac Champlain, grossi des eaux du Saint-Sacrement,—autrefois nommé le lac Horican,—présentait pas ses dispositions particulières un théâtre plus large et plus libre. Cette région, à peu près également éloignée des frontières du Canada et des confins de la province voisine de New-York, devint de fait l'arène sanglante dans laquelle se livrèrent la plupart des batailles qui, dans la pensée des deux peuples rivaux, devaient décider de la souveraineté des colonies.

Les ressources naturelles de plus, on construisit sur différents défense ou d'attaque ne suffisant plus, on construisit sur différents points des forts qui furent pris, repris, rasés et reconstruits suivant les besoins ou les hasards de la lutte. Peu à peu les cultivateurs paisibles, peu nombreux d'aillurs, s'écartèrnt, laissant le champ libre au carnage et à la dévastation.

C'est dans cette région qu'apparaîtront d'abord les principaux personnages de notre récit. La période qui correspond à ces débuts n'était point favorable à la Grande-Bretagne; depuis longtemps déjà l'influence anglaise avait été compromise par l'incapacité des chefs de l'armée et par le manque d'énergie des soldats découragés; et dernièrement encore, pour achever de tout perdre, une armée d'élite cette fois, et commandée par un général fort en renom, venait de lâcher pied devant une poignée de Français et d'Indiens.

Ce désastre laissa à découvert une vaste éterdue de pays, et la terreur gagna les rares colons demeurés encore dans leurs exploitations; ils croyaient toujours entendre les hurlements des sauvages retentir à lerus oreilles: des massacres récents, de terribles représailles, trop souvent exercées après la victoire, ne donnaient que trop de raison à ces craintes, peut-être exagérées, mais non sans fondement.

Le bruit se répandit bientôt que Montcalm remontait le Champlain avec une nombreuse armée. Cette nouvelle, apportée un soir par un courrier indien au fort Edouard, situé sur les bords du las du Saint-Sacrement, jeta la consternation parmi les habitants du fort et les soldats de la garnison. L'Indien était porteur d'un message de Munro, qui commandait le fort William-Henry, à la tête d'un seul régiment de troupes provinciales, abrité derrière des murs de terre, et réellement trop faible pour résister à un ennemi sérieux. Il demandait qu'on voulût bien lui envoyer en toute hâte des renforts: car, établi à l'estrémité septentrionale du territoire, il devait recevoir le premier choc. Une distance de cinq lieues séparait les deux forts, et ils étaient reliés par un chemin, ou mieux par un sentier, un peu élargi et aplani, où les chariots pouvaient passer. L'enfant du désert avait franchi cette distance en deux heures; une troupe armée, avec ses munitions et ses bagages, avait besoin d'une journée pour se rendre à l'appel du vieux chef écossais.

Le général Webb, qui commandait au fort Edouard, avait sous ses ordres toutes le troupes du nord; sa garnison était composée de cinq mille hommes, et, en réunissant ses divers détachements, il pouvait en opposer le double aux Français qui s'étaient si audacieusement portés en avant.

L'arrivée du message de Munro et sa requête ne parurent point tout d'abord exciter un vif enthousiasme; l'idée de quitter l'abri de bonnes murailles pour courir au-devant de l'ennemi ne séduisait point les soldats anglais. Néanmoins, à la fin de la soirée, on apprit qu'un détachement de quinze cents hommes d'élite se mettrait le jour suivant, dès l'aurore, en marche pour le fort William-Henry. L'animation qui régna bientôt dans le camp ne laissa plus de doute sur la réalité de cette entreprise et les intentions du général Webb.

Le lendemain, dès la pointe du jour, le détachement chargé de l'expédition se rangea en ordre de marche: les soldats réguliers prirent la droite, les colons se placèrent à gauche. Bientôt les éclaireurs partirent en avant; le convoi des bagages, accompagné par une solide escorte, ne tarda guère à les suivre, et le gros du corps expéditionnaire, s'étant formé en colonne, sortit à son tour du camp avec un air de fierté capable de faire illusion et de donner du coeur aux plus novices; peu après les sons du fifre cessèrent de se faire entendre, et le régiment tout entier disparut dans les profondeurs de la forêt.

Les curieux,—ils étaient accourus en grand nombre pour saluer leurs camarades,—ne se dispersèrent point aussitôt. Devant la cabane en bois où logeait le général anglais, on remarquait les préparatifs d'un autre départ qui devait, quelque temps encore, occuper l'attention des désoeuvrés. A la porte de Webb, six chevaux tenus en main attendaient impatiemment leurs maitres. L'équipement annonçait des voyageurs de qualité: deux de ces chevaux avaient des selles de dames: un troisième portait le harnais et les armes d'un major de l'armée royale. Les autres, chargés de colis et de bagages, semblaient destinés aux domestiques.

Ce spectacle ne pouvait manquer d'intriguer les oisifs, qui firent immédiatement cercle à quelque distance de la cabane du général en chef; les uns admiraient les belles proportions des chevaux: les autres, que retenait une curiosite plus vulgaire, attendaient simplement, avec l'air stupide des désoeuvrés qui passent leur temps.

Un homme se faisait pourtant remarquer dans cette foule. A première vue son aspect n'avait rien d'agréable: debout, sa taille surpassait celle de ses voisins; assis, comme ramassé sur lui-même, il paraissait petit: il avait la tête grosse, les épaules droites, les bras et les jambes grêles: ses genoux étaient énormes, et ses pieds d'une longueur démesurée.

Ses vêtements faisaient encore ressortir l'étrangeté de ce personnage. Il portait un habit bleu de ciel, des culottes collantes, des bas de coton rayé: à l'un de ses souliers étaient attaché un éperon: de la large poche de son habit de roie à demi usé sortait un instrument de musique dont il n'était point aisé de se rendre compte tout d'abord. Un grand chapeau de ministre anglican donnait à sa physionomie, plus douce que spirituelle, une sorte de dignité et complétait l'accoutrement que nous venons de décrire.

Ce personnage, sortant de la foule des curieux, s'avança vers le groupe dont nous avons déjà parlé, et, considérant attentivement l'un des chevaux, il se mit à en faire d'éloge.

"Cet animal, dit-il d'une voix remarquablement douce, n'est point né dans ce pays, il vient d'au delà des mers. Je m'y connais; j'ai vu souvent embarquer des chevaux semblables sur la Tamise ou à Newhaven: je n'en

L'EPOPEE BELGE

A propos de l'âme belge par le grand historien Godefroid Kurth.—L'oeuvre accomplie par cette magnifique petite nation.

On m'a demandé de dire ce que c'est, à mon sens, que l'âme belge. Voici ma réponse à cette question. Me plaçant dans l'hypothèse de ceux qui la posent et admettant que les traits les plus fréquemment observés parmi les individus d'une nation constituent l'âme collective de celle-ci, je dirai quel est le plus caractéristique et le plus certain de tous ceux que j'ai constatés.

"Vive le Christ qui aime les Francs!"

Cette parole sublime inscrite par un grand poète inconnu en tête de la Loi Salique, c'est le premier cri par lequel l'âme belge s'est affirmée dans l'histoire.

Et ce cri, toute la nation n'a cessé de le répéter après lui, et transmettant de siècle en siècle comme le mot d'ordre de la civilisation.

Il a été la devise de Clovis et de Charlemagne, ces deux puissants qui ont forgé l'épée franque c'est-à-dire l'épée belge—et qui ont fait de notre peuple, au seuil du monde moderne, le "bon sergent de Jésus-Christ".

C'est pour le Christ, c'est pour la foi catholique que nos ancêtres se sont levés à chaque génération.

C'est le souffle généreux de leur foi qui a mis sur les lèvres du plus grand de nos héros cette parole magnanime, nouvelle formule du pacte de l'âme belge avec le roi de gloire: "Je ne veux pas porter une couronne de roi, là où le Sauveur des hommes a porté une couronne d'épines."

Les Croisades sont avant tout une oeuvre belge. Nous y sommes allés les premiers avec Godefroid de Bouillon; nous y sommes restés les derniers avec Charles-Quint et don Juan d'Autriche.

Dans toutes les grandes occasions, c'est un des nôtres que l'Europe a placé là-bas, à Jérusalem ou à Constantinople, au poste de danger et d'honneur. Et de tout le sang chrétien qui a coulé dans les guerres saintes, sur les champs de bataille d'Asie et d'Afrique, c'est nous qui pouvons revendiquer le flot le plus abondant.

Paladins de la foi catholique, nous ne l'avons pas servie seulement avec l'épée; nous l'avons conservée pure et intacte au cours des siècles, sans permettre à aucune hérésie d'en souiller le virginal éclat. De toutes les sectes qui ont troublé et affligé l'Eglise, aucune n'a vu le jour sur notre sol. La seule qui pourrait se réclamer de notre nom, si elle avait vécu, c'est celle des Stévénistes, et elle consistait à vouloir être....plus catholique que le pape!

Aucun peuple n'a glorifié Jésus-Christ comme nous l'avons glorifié en créant cette solennité de la Fête-Dieu que l'Eglise a faite sienne, et qui, depuis bientôt sept siècles, promène tous les ans, à travers les villes et les campagnes, le cortège triomphal de l'Eucharistie....

Notre devise nationale pourrait être celle de la ville de Malines: "In fide constans". Notre sol fut de tout temps le boulevard du catholicisme dans le monde.

Nous l'avons défendu au prix de notre sang contre tous ses ennemis: contre le despotisme des rois, contre l'hérésie, contre la franc-maçonnerie.

Pour lui rester fidèles, nous nous sommes séparés, au seizième siècle, de nos frères hollandais, qui avaient intentifié le culte des libertés nationales avec le protestantisme.

Pour lui rester fidèles, nous nous sommes soulevés au dix-huitième siècle contre le gouvernement des Habsbourg, que nous aimions.

Pour lui rester fidèles, nous avons détruit, en 1830, le royaume des Pays-Bas, qui faisait de nous presque une grande nation.

Car, par dessus tout, plus que nos libertés, plus que nos princes, plus que nos grandeurs nationales, nous aimions la foi catholique, qui était l'âme de notre âme.

Cette âme catholique du peuple belge, elle palpitait encore dans la poitrine de ces héroïques paysans dont nous avons célébré l'anniversaire en 1899, et dont les premiers se levèrent avec ce mot d'ordre sublime: "Il y va de la foi."

Elle revivait, non moins généreuse, non moins ardente, dans ces foules qui, en 1879, relevant le défi que la loge maçonnique venait de nous jeter, firent jaillir du sol, comme par un coup de baguette magique, la splendide efflorescence des écoles catholiques.

C'est elle encore qui, en 1898, rendait témoignage à Jésus Christ dans les rues de Bruxelles, par cette procession eucharistique qui a fait dire au cardinal Vannutelli: "La Belgique est le seul pays du monde où un pareil spectacle soit possible."

* * *

La Belgique donne encore d'autres spectacles.

Partout ailleurs, les catholiques luttent pour la vie; chez nous, ils luttent pour la victoire. Et depuis près de trente ans la victoire leur est fidèle. Nous sommes le seul pays du monde qui possède un gouvernement catholique.

Au milieu de l'univers dominé par le schisme, par l'hérésie, par l'athéisme, par la franc-maçonnerie, la Belgique arbore fièrement le pavillon de Jésus-Christ.

Sans crainte des menaces des uns ni des railleries des autres, elle aborde de face le grand problème de ce siècle: La foi catholique est-elle compatible avec la civilisation moderne?

Et ce problème, elle le résout d'une manière triomphante.

Elle montre à l'univers entier qu'une nation peut être catholique et marcher au premier rang.

Elle inflige un démenti éclatant à la légende de la supériorité des nations protestantes.

Voilà quatre-vingt trois ans qu'elle pratique le régime de la plus large liberté politique. "La liberté comme en Belgique!" Tel est, depuis Montalembert, le mot d'ordre de tous les opprimés.

Ce régime si digne d'un peuple qui se respecte, elle montre, par la manière dont elle le pratique, qu'elle en est digne elle-même.

Elle s'est donné la législation électorale la plus parfaite qu'il y ait au monde. Dans aucun pays civilisé, le citoyen n'émet son vote avec de telles garanties d'indépendance.

Attentive aux courants qui entraînent la société européenne vers de nouvelles destinées, elle ne se laisse pas surprendre par les événements.

Par une initiative aussi hardie qu'heureuse, elle procède à une revision de sa Constitution qui élargit la base de sa vie publique, et elle double sans encombre le cap des tempêtes.

Au cri de douleur qui sort des classes ouvrières, à la grande voix de Léon XIII retentissant du fond du Vatican, la Belgique n'est pas restée sourde. Et la voilà qui se met à l'oeuvre longue et ardue des réformes sociales. Commencée il y a un quart de siècle à peine, cette oeuvre s'est traduite dans un si grand nombre de lois qu'on a déjà éprouvé le besoin de les codifier.

Toutes les voix ont proclamé l'excellence de cette législation. "Nous nous trouvons, écrit un jurisconsulte étranger, en présence du plus complet effort legislatif dont l'histoire de ce siècle puisse en aucun pays, nous offrir l'exemple."

* * *

Si l'on peut juger de la prospérité d'un peuple par sa population relative, la Belgique est le pays le plus prospère du monde, puisqu'elle en est le plus peuplé.

Dans les divers domaines où se déploie l'activité des peuples civilisés, il en est plusieurs où elle tient le premier rang, il n'en est aucun où elle ait le dernier.

Tous les arts de la paix fleurissent dans son sein.

Sur le terrain économique, elle est une puissance de premier ordre, la cinquième du monde entier.

Son industrie pourvoit aux besoins d'une partie de l'univers.

A peine née, elle construisait le premier chemin de fer que l'Europe ait eu en dehors de la Grande-Betragne.

Sa métropole commercialle possède le premier port du continent; demain, il sera le premier du monde.

Sa vie intellectuelle et artistique a pris de nos jours un essor vigoureux.

Ses artistes et ses savants ne sont pas inférieurs à ceux des autres peuples.

Elle a, comme les plus grandes nations, son Institut historique de Rome, son expédition antarctique, ses expositions-universelles.

Sa réserve d'hommes et de forces morales lui permet d'étendre ses frontières et de se faire son lot dans le partage du globe.

Voyez quelle part gigantesque lui a été assignée dans l'éducation de l'Afrique. Elle s'est chargée d'y civiliser une région qui est quatre-vingt fois plus étendue qu'elle-même.

Consciente de ses devoirs de nation chrétienne, elle y a accompli une des plus grandes choses de notre temps. A l'heure où les puissances européennes laissaient massacrer par les Turcs un peuple entier, la Belgique déclarait la guerre sainte aux chasseurs d'hommes et parvenait à exterminer de l'Afrique centrale le hideux fléau de l'esclavagisme.

Aujourd'hui, elle est en train de faire du Congo un fleuve belge, et elle prépare l'avènement d'une civilisation noire qui étonnera l'avenir. Qui sait si dans quelques générations, grâce à elle, un Etat de vingt à trente millions de nègres ne prendra pas place sur la carte du monde à côté des grandes nations.

Devant ces prodigieux résultats de l'activité d'un petit peuple, "oeuvre de Titans accomplie par des pygmées," la jalousie des trafiquants étrangers ne trouve d'autre ressource que la calomnie, mais la calomnie expire devant la lumière des faits, et les calomniateurs en seront pour leur honte.

La Belgique ne borne pas son rôle mondial à explorer et à coloniser les solitudes africaines.

Elle fut de tout temps une nation de missionnaires. De tout temps, elle eut, sous tous les cieux, des fils qui annonçaient l'Evangile et qui propageaint la justice du royaume de Dieu.

"Donnez-moi des Belges!" écrivait déjà au XVIe siècle le plus grand apôtre des temps modernes.

Et les Belges du XIXe siècle ont été dignes de leurs devanciers dans tous les travaux de l'apostolat. Ils ont fait briller la lumière de l'Evangile dans les solitudes des Montagnes Rocheuses, ils ont porté la bonne nouvelle aux Tartares qui habitent à l'ombre de la grande Muraille, ils ont enseigne les populations de l'Hindoustan et consolé les lépreux de la Polynésie. Au souvenir du dévouement sublime du Père Damien, le coeur des protestants anglais s'est ému, et l'un d'eux a écrit cette parole: "Voyageurs qui passez devant le rocher de Molokaï, saluez!"

Je termine ce rapide exposé qu'on pourrait appeler le bilan de la Belgique. Et j'emprunte ma conclusion à celui qui a le droit de parler au nom de la patrie:

Lorsque, en 1904, le roi Léopold II, dans un discours de nouvel an, prononçait ces paroles: "Pourquoi le tour de la Belgique ne serait-il pas venu d'être un grand peuple?" il exprimait, sous une forme interrogative, le pressentiment prophétique qui fait battre le coeur de tous les patriotes belges.

Oui, il nous est permis d'être fiers de notre Belgique.

En glorifiant sa foi par ses oeuvres, elle fait la plus éloquente des apologies, et elle inscrit au livre de l'histoire une page que les siècles futurs n'oublieront pas.

Godefroid Kurth.

LA VIE PRATIQUE

L'entretien de la chevelure.

Peu de personnes se doutent de ce qu'exige de soins l'entretien de la chevelure, si l'on veut la conserver belle. Voici les conseils donnés par "le Miroir des Modes":

"Dès votre lever, aérez vos cheveux en les dénouant, surtout durant vos ablutions matinales; évitez autant que possible tout contact entre vos cheveux et les lotions employées pour l'entretien de votre épiderme; puis, quand vient l'heure de vous coiffer, séparez vos cheveux en plusieurs mèches, que, doucement, vous brossez; ensuite peignez-les avec le râteau et terminez avec le démêloir: les cheveux étant parfaitement démêlés, brossez-les à nouveau longuement, brossez-les à nouveau longuement. Les Anglaises, les Américaines, qui possèdent de si luxuriantes chevelures, consacrent de longs moments au brossage de leurs cheveux; de là, certainement, l'éclat et la souplesse de ces derniers.

"Ce brossage consciencieux étant terminé, coiffez-vous selon les rites de la mode, mais plus encore à l'air de votre visage. Souvenez-vous surtout en disposant mèches, boucles et nattes, que l'ennemi, le destructeur du cheveu, c'est le fer chaud! Qu'il soit à friser, qu'il soit à onduler, il est aussi dangereux, d'autant plus dangereux que son action néfaste n'est pas immédiate: seulement à la longue il irrite, dessèche, casse et détruit

"Le soir venu, l'instant du coucher arrivé, défaites sans hésiter l'édifice si soigneusement élevé le matin même; débarrassez-vous de vos postiches, de vos épingles, de vos rubans; toutefois, ne laissez point vos cheveux flottants: le contact de l'oreiller, le frottement qui en résulte, suffiraient à déterminer la chute des chéveux. Les natter est le mieux; un ruban attache la natte. En passant, une petite recommandation: jamais de laine pour attacher les cheveux, sinon ceux-ci risquent de se couper."

Un des éléments de conservation des cheveux est la propreté absolue des peignes, brosses et autres ustensiles dont on se sert journellement.

Pour obtenir cete propreté, rien de plus facile: lavage de ces ustensiles une fois par semaine, dans de l'eau chaude additionnée d'un morceau de carbonate de soude de la grosseur d'un oeuf par petite cuvette d'eau; la désinfection se complètera par l'adjonction, dans cette eau, de quelques gouttes d'acide phénique ou de certaine quantité de paillettes de menthol cristallisé.

Chez le marchand de gibier:

—Une gélinotte de Russie? bien difficile de faire croire à ma femme que je l'ai tuée?

—Bast. Vous direz que vous étiez en aéroplane.

L'aviateur et son passager.
En plein vol:
—J'ai les pieds gelés!
—Moi aussi, si nous pouvions aller planer au-dessus de ces hauts fourneaux qu'on voit là-bas?

---

ai pourtant jamais vu d'aussi beau. Celui-ci ressemble bien au cheval de guerre décrit dans l'Ecriture: "Il bat la terre du pied, se réjouit dans sa force, et va à la rencontre des hommes armés. Il hennit au son de la trompette: il flaire de loin la bataille; il entend la voix des capitaines et le cri de triomphe."—La race des chevaux d'Israël s'est-elle perpétuée jusqu'à nos jours? Qu'en pensez-vous, l'ami?" dit-il à l'Indien qui tenait les chevaux en main, s'adressant, pensait-il, à un domestique.

L'homme interpellé ne répondit pas. Surpris de ce silence, le nouveau venu si fort en citations bibliques se prit à le considérer attentivement. C'était le coureur indien arrivé la veille, porteur de si mauvaises nouvelles. Son visage était calme, ses traits sans expression; il regardait avec une sorte d'apathie stoïque, non sans fierté, le spectacle animé qui se déroulait sous ses yeux. Il portait le tomohawk et le couteau de sa tribu, les couleurs du tatouage qui recouvrait son corps presque en entier, fondues et comme passées, lui donnaient une apparence repoussante. Son oeil seul gardait un éclat brillant et sauvage; ses regards, mobiles et agités, indiquaient la plus grande circonspection.

A ce moment un mouvement général se produisit dans la foule: la porte du commandant Webb s'ouvrit, les voyageurs allaient se mettre en route.

L'admirateur du cheval de guerre battit en retraite, et s'en alla rejoindre à quelque distance une petite jument maigre à tous crins, accompagnée de son poulain, qui paissait tranquillement l'herbe fanée du camp; il noua une corde sur la couverture qui lui tenait lieu de selle, et assista avec un visible intérêt aux derniers préparatifs du départ.

Un jeune officier, portant l'uniforme des troupes royales, vint prendre les chevaux, puis, avec une grande courtoisie qui indiquait l'usage du meilleur monde, il aida les dames à se mettre en selle. Elles étaient jeunes toutes les deux, pleines de grâce et d'affabilité. Toutes les deux avaient l'air fort résolu, l'aînée surtout, bien qu'à peine plus âgée que sa soeur. Leurs habits, sérieux et confortables, montraient bien qu'elles étaient prêtes à braver les fatigues d'un long voyage au milieu des bois.

Le jeune homme enfourcha sa monture à son tour; puis, ayant salué le général Webb, qui restait sur son seuil par politesse, il donna le signal du départ. La petite troupe, suivie des domestiques, sortit du camp. Tant que nos voyageurs restèrent dans les limites des retranchements, on ne leur entendit pas prononcer une parole; seulement, le coureur indien ayant bruquement passé à côté d'eux pour aller prendre la tête de la caravane, une des jeunes filles ne put retenir une exclamation d'effroi; elle n'avait point encore remarqué cet homme: il lui faisait peur. La seconde, l'aînée, plus grave, plus maîtresse d'elle, se contenta de jeter au sauvage un regard mêlé de pitié et d'horreur, souriant doucement de l'inquiétude de sa soeur.

Le ton de badinage un peu forcé, que prit en s'adressant à leur compagnon la jeune fille qui avait poussé ce cri involontaire, montrait encore certaines appréhensions.

"Heyward, dit-elle, voit-on souvent de pareilles apparitions dans les bois, ou nous avez-vous ménagé ce spectacle pour nous divertir? Il fallait nous prévenir au moins, major: vous avez une trop haute opinion de nous; peut-être voulez-vous nous aguerrir pour le cas où nous viendrions à nous trouver en présence du terrible Montcalm.

—Cet Indien est un coureur de notre armée, répondit le jeune officier, il ne doit pas vous inspirer la moindre inquiétude. Il m'a proposé de nous conduire au lac par un sentier plus court, et par conséquent plus agréable, à travers les bois; nous serons mieux sous sa direction qu'au milieu du corps expéditionnaire, dont la marche, plus lente et encombrée, serait gênante pour vous.

—Son visage me déplait bien, dit encore la jeune fille, feignant une répulsion accusée trop vivement pour ne pas cacher une véritable crainte. Vous le connaissez bien, Duncan! autrement vous ne vous seriez pas fié à lui.

—Vous voulez dire que je ne vous aurais pas confiée à lui. Assurément, je le connais fort bien. C'est une sorte de héros parmi les siens; il est Canadien de naissance, mais il a servi avec les Mohawks, qui sont, comme vous le savez, une des six nations alliées. Il y a dans son passé une histoire dont j'ignore les détails, et à l'occasion de laquelle votre père le traita jadis assez sévèrement.

—Il a été l'ennemi de mon père, dites-vous? Sa mine ne me plaît guère, je vous assure. Voulez-vous lui parler? j'aimerais à entendre le son de sa voix. Vous excuserez ma folie, major Heyward, mais j'ai cette faiblesse de juger un peu les hommes de cette façon; le timbre de la voix me rassure ou m'effraye; j'y puise des indices qui d'ordinaire ne me trompent pas.

—Ce serait peine perdue. Il entend l'anglais, mais affecte, comme tous les sauvages, de ne pouvoir le parler. Le voici qui s'arrête: nous arrivons sans doute au sentier que nous devons suivre."

L'Indien indiquait de la main un étroit passage à travers les bois, sur le côté de la route, où deux personnes ne pouvaient marcher de front.

"Alice, je vous prie, ne montrez point de défiance, dit Heyward, qui voyait la jeune fille hésiter, prête à s'inquiéter encore.

—Qu'en pensez-vous, Cora? demanda-t-elle, s'addresant à sa soeur aînée: ne vaudrait-il pas mieux suivre le détachement? Dans les bois nous courons risque de rencontrer les éclaireurs de Montcalm, s'il est vrai, comme on l'a dit, que les Français soient dans les environs; ils surveillent la marche de nos troupes, nous pouvons tomber entre leurs mains.

—Est-ce la couleur de cet homme qui vous effraye, Alice? reprit froidement l'autre jeune fille. Puisque le major a choisi ce guide...."

Alice n'hésita plus et poussa la première son cheval dans l'étroit chemin, à la suite de l'Indien; sa soeur la suivit, ainsi que le major. Les domestiques, au contraire, ne quittèrent point la route qu'avait prise le détachement; ainsi l'avait réglé leur guide, comme l'officier l'expliqua à ses compagnes, afin de laisser le moins de traces possible de leur passage, à cause des sauvages canadiens qui rôdaient toujours dans ces bois.

Le sentier était si étroit, si embarrassé par les branches et le buissons, que la petite caravane dut s'avancer en silence, occupée uniquement à se frayer un passage; bientôt cependant le chemin devint plus libre, l'espace s'élargit sous le voûte élevée des grands arbres, et le guide, hâtant le pas, maintint à une allure assez rapide les coursiers qui marchaient sur ses traces.

II.

l'assurance montrée par le major avait sans doute fait évanouir complètement les inquiétudes des deux jeunes filles, si toutefois l'aînée avait partagé la faiblesse de sa jeune soeur, et rien ne vint troubler d'abord la marche paisible de notre petite caravane. On avançait lentement, sans bruit, les bois n'étant pas trop sûrs à cause du voisinage de l'ennemi, et aussi par crainte des sauvages qui infestaient ces régions. Tous ces vagabonds, Iroquois, Hurons ou Mingos, comme on voudra les appeler, rattachés à la cause des Anglais, ou dévoués, en apparence, aux intérêts de la France, étaient également féroces et pillards; sous prétexte d'aider les belligérants, bien des petites troupes s'étaient formées, et, suivant l'instinct de leur race perverse, vivaient uniquement de brigandages et au détriment des deux partis. Il est juste d'ajouter qu'on eût encore trouvé dans ces bois, qu'ils connaissaient si bien et où il était si aisé pour eux de se cacher, des Indiens fidèles aux traditions du patriotisme et qui, n'acceptant point le joug de l'étranger, combattaient pour un principe plus élevé tous les Européens indistinctement, Anglais, Français ou Hollandais. Ceux-là étaient rares, mais plus redoutables encore que les autres.

Il n'est point surprenant qu'Heyward et les deux jeunes filles confiées à ses soins fussent sur leurs gardes, et l'événement parut un instant vouloir justifier toutes leurs craintes.

Le major, se retournant vers ses compagnes pour leur adresser quelques paroles, fut tout à coup interrompu par un bruit distinct annonçant l'approche de plusieurs chevaux. Arrêtant aussitôt sa propre monture, il fit signe à sa petite troupe d'observer le plus grand silence, et l'on fit halte afin de se rendre immédiatement compte de l'incident.

Après quelques instants d'observation, Heyward aperçut d'abord un jeune poulain qui courait follement comme un daim à travers les arbres de la forêt, et bientôt à sa suite se montra l'individu étrange et grotesque qui avait assisté de loin à leur départ et que nous avons décrit précédement. Nos voyageurs ne l'avaient point remarqué au milieu des soldats de la garnison de Webb, et ils étaient partis sans se douter qu'il marchait sur leurs traces.

Ce personnage, dont le visage, les vêtements, la tenue et la conformation tout entière étaient si bien faits pour attirer l'attention quand il était à pied, offrait à la curiosité et aussi à la critique un bien autre intérêt quand il était en selle. La taille colossale et si bizarrement contournée du piéton ne pouvait entrer en comparaison, comme effet produit, avec les charmes et la grâce du cavalier.

Il éperonnait sans cesse les flancs de sa monture. A la vérité, pour le but qu'il voulait atteindre, il était nécessaire qu'il ne cessât pas de l'exciter; encore les résultats qu'il obtenait n'étaient-ils guère faits pour l'enorgueillir.

Tout ce qu'il pouvait faire de mieux en communiquant son ardeur à sa bête, c'était de la faire galoper de l'arrière-train; mais, comme les jambes de devant n'avaient cessé de garder un petit trot très modéré, l'exemple de celles-ci influençait vite les jambes de derrière et le cheval reprenait sa trop calme allure.

Les mouvements de l'habile écuyer n'étaient pas moins singuliers que ceux de sa monture; toutes les fois la pauvre et maigre jument, cédant à de vieilles habitudes, modifiait ainsi son train, son maître se dressait automati-

(A suivre.)

AU COLLEGE

Visite d'un évêque

Ils avaient tous un sourire sur les lèvres, nos Pères du Collège, mardi dernier, nos vieux Pères surtout, ce sourire d'un père recevant un de ses enfants. Et nous aussi, les élèves, nous rayonnions de cette joie qu'éprouve un collégien quand il est demandé au parloir par un frère aîné. Car nous recevions la visite d'un ancien, d'une compagnon que la droiture du coeur a conduit à l'épiscopat. Les petits, dans leur impatience, avaient demandé souvent aux grands: "Mais quand vient-il donc Mgr Béliveau?" Tous nous avions répété cette question. Enfin, il était là devant nous, cet aîné, à jamais uni à nous par le même Alma Mater; et il nous parlait en compagnon qui connait la vie de collège, avec ses joies et ses tribulations. Avec un sourire d'aîné grave et aimant, il nous montrait le chemin du bonheur, la route qu'il faut suivre pour être heureux dans le monde et l'éternité, le sentier de l'abnégation et du devoir, cette voie qu'il a suivie et qui l'a si bien conduit.

Deux adresses lui furent présentées, l'une française, lue par Aimé Bertrand, et l'autre anglaise, par Alexander McNeill, dans lesquelles on lui parlait en sa qualité d'aîné et d'évêque. Après la réponse de Mgr Béliveau, vint l'allocution du R. P. Recteur. "Nos élèves, dit-il, sont si travailleurs et si occupés à leur ouvrage qu'ils n'ont pas pensé à vous demander un congé!" Et le R. P. Recteur pousse la condescendance jusqu'à demander ce congé à notre place. "Ca se voit rarement", comme il l'a dit; mais les Pères, voyez-vous, ne peuvent s'empêcher de gâter un peu leurs enfants. Et les aînés, eux, savent bien ce qui fait plaisir aux collégiens cadets. Aussi, quand ils accordent un congé, ils accordent un grand congé qui n'est *pas salé*. Ah! les Pères! Ah! les aînés!

* * *

Tennis.—Les concours de tennis touchent à leur fin. Ces concours ont été féconds en surprises. Quelques étoiles, à peine visibles auparavant, brillent aujourd'hui d'un vif éclat tandis que certaines planètes sont devenues des étoiles filantes. Les champions de Saint-Norbert et de Letellier se promettent de faire mordre la poussière à leurs derniers adversaires... pourvu que ceux-ci y consentent. Nous donnerons le résultat final, la semaine prochaine.

Conclusion logique.—Majeure. —Toutes les écoles, *normalement constituées*, doivent être unies d'un certain lien d'amitié, puisque *a priori* on voit et *a posteriori* on remarque que les gens d'une même sphère s'unissent tout naturellement (natura sua).

Mineure.—Or le collège est une école *normalement constituée*, puisqu'on y enseigne; et les écoles normales sont évidemment *normalement constituées*, puisqu'elles sont normales.

Conclusion.—Donc les écoles normales doivent être unies d'un certain lien d'amitié avec le collège, surtout quand ces écoles normales sont deux fois *normales* c'est-à-dire quand ces écoles sont des écoles normales *normalement constituées.*

* * *

Petits prodiges.—Le soupçonniez-vous? Les Amateurs sont, paraît-il, des "papoose" tout gentils, tout sucrés! Cependant, au lieu de s'amuser, comme de bons mioches, à se blanchir le minois avec leur bouillie, ils osent "perpétrer des crimes abominables", c'est-à-dire ils vont jusqu'à massacrer des "cadets pacifiques et distingués". (C'est *un des intéressés* qui affirme tout cela). Expliquez le phénomène si vous le pouvez. Moi, écrivain philosophe, je trouve que ces mignons sont un peu féroces pour leur gentillesse et leur jeunesse. L'écrivain *des intéressés* doit s'être trompé sur leur caractère et leur valeur. D'autant plus que ces jeunes prodiges, si toutefois ils sont dangereux, ne le sont qu'à domicile. Car quand ils se risquent au dehors pour *perpétrer* leurs exploits, ils reçoivent des raclées de bois vert qui leur donnent des dinettes capables de rendre jaloux les ancêtres de Darwin!

* * *

Question de mode.—Les petits souliers jaunes tendent à disparaitre, la semaine; on les chausse le dimanche. Ca les abime moins, ils sont jaunes plus longtemps. Inclinez-vous, c'est l'opinion d'Orphidas!

* * *

Question d'étiquette.—Au salon, sied-il mieux de s'exclamer: "Hé viande!" ou bien "Hé morue!"? Orphidas affirme positivement et catégoriquement que c'est toujours mieux de dire: "Hé môôrue!" à cause des jours maigres, voyez-vous.

On s'est trompé.—M. Cyrille Leclair, propriétaire de la pension Saint-Norbert, ne se nomme pas M. Cyrille Leclaire.

* * *

Le Cercle Provencher de l'A. C. J. C. avait l'heureuse fortune d'entendre, dimanche soir, M. Lucien Senez lui donner une conférence sur la vie de Mgr Provencher, premier évêque de Saint-Boniface. Le conférencier était fortement documenté et il a touché à tous les points d'un intérêt quelconque dans la période de l'histoire manitobaine qui se déroule de 1818 à 1853.

Honneur au grand évêque qui a peiné dans la vigne du Seigneur. Il fallait des sueurs et de dures épreuves au début pour promettre la présente effloraison des oeuvres de Dieu sur cette terre de la Rivière Rouge. C'est bien là la caractéristique ordinaire des entreprises apostoliques.

Dans la discussion qui suivit la conférence, l'on souleva plusieurs points intéressants, entre autres, la date de la fondation du Collège de Saint-Boniface. Un auteur récent la fait remonter à 1821: quant à nous, forts du témoignage de Mgr Taché et de l'abbé Georges Dugas, nous disons 1818, et c'est à cette date que notre institution entend célébrer les fêtes de son centenaire.

UNION NATIONALE

Les Français qui cherchent de l'emploi à Winnipeg ou Saint-Boniface peuvent s'adresser tous les jours de 10 heures a.m. à 3 heures p.m. au président du Comité du travail de l'Union Nationale Française de l'Ouest. M. Brunache, a son bureau chambre 26½ Canada Life Building, Portage avenue. Tous les renseignements seront donnés gratuitement.

UN PROCES JUIF

Budapest, 20 septembre 1913.

Il n'y a pas à douter, comme vous-même l'avez remarqué, qu'un mot d'ordre ait été donné à la secte-synagogue de tracasser judiciairement les journaux qui attirent l'attention du public sur le danger juif. Des procès annoncés ou accomplis, des saisies judiciaires, etc., ont éclaté, l'un après l'autre, sur ce terrain imprévu.

Le mot d'ordre a dû partir du centre juif austro-hongrois. C'est le "Risveglio", de Fiume, qui a été traîné par les juifs devant notre tribunal. C'est le "Glos Narodu", de Cracovie, qui vient d'être également saisi par le fisc sur la demande du "ghetto". J'ai même lu dans les journaux que le "Labaro", de Milan, est mis sous procès par les Juifs à cause de l'affaire Redl, ce qui nous montre que le coup part de chez nous.

Pourquoi ce feu de file? Mystère de la synagogue. A-t-elle peur que la campagne anti-sectaire qui monte de tous les côtés, ne se concrète plus spécialement contre le centre juif international de toutes les sectes? Ou les youpins trouvent-ils quelque bonne "bédide" affaire qui exige, pour aboutir, qu'on ne les regarde de trop près? Mystère du ghetto.

Cependant la leçon que notre tribunal vient de donner aux circoncis, devrait leur faire comprendre que si la puissance de l'Antichrist est énorme, elle a pourtant des limites.

Le vaillant hebdomadaire "Il Risveglio" de Fiume a mérité une haine spéciale de la Secte à cause de ses révélations sur la franc-maçonnerie italienne, magyare et judéo-slave. Quand il a touché au crime rituel des juifs, les confrères de Beiliss lui sont tombés dessus comme des chacals attendant leur proie au tournant du fossé.

La Cour d'Assises de cette capitale a été saisie d'une plainte officielle accusant le "Risveglio" d'avoir atrocement calomnié les pauvres israëlites en publiant une vieille liste des meurtres rituels commis par eux, depuis l'an de grâce 425 jusqu'à nos jours.

Il faut être vraiment homme de Talmud pour concevoir simplement ce procès. Cette liste-là court le monde depuis des années, et personne n'a osé y envisager la matière d'un procès de diffamation contre... l'histoire.

Comme on l'a montré à notre Cour d'Assises, la liste a été puisée par le "Risveglio" dans le livre "Nella tribu di Giuda" de l'israélite converti Raccadadria, directeur du "Mulo", livre paru il y a plusieurs années en Italie. Cette liste avait été publiée(sauf, bien entendu, les tout derniers crimes) la première fois en 1805 par le rabbin Theophytus, converti au catholicisme. La publication fut faite en langue roumaine. En 1834, la liste fut traduite en grec moderne, et publiée à Naples par le littérateur Jean de Giorgio. En 1883 elle fut publiée en italien par l'éditeur italien Giacchetti, à Prato, sous le titre: "Le sang chrétien dans les rites hébraïques de la synagogue moderne."

D'ailleurs l'étude historique de l'ancien rabbin Theophytus fut traduite, peu à peu, dans presque toutes les langues européennes, et jamais on fit un procès à ses éditeurs.

C'est après ces... "précédents", que le procureur royal de Fiume sur la demande, dit-on, du rabbin local, a monté le procès contre le journal catholique. Notre Cour d'Assises n'a pu ne pas renvoyer l'accusé par manque absolu de culpabilité, et ne pas déclarer nulle la saisie arbitraire de la fouille. Acquittement complet, donc!

Remarquez qu'il y avait des juifs dans le jury. Mais le manque de tout titre nécessaire sérieux au procès était trop évident pour ne pas imposer l'acquittement.

Cette issue d'un procès absurde est vivement commentée par la presse d'ici. Les catholiques se réjouissent de ce succès de la vérité et de la justice, et se félicitent avec l ebrave "Risveglio" et son rédacteur, l'abbé Torcoletti qui soutient vaillamment la lutte contre la secte judéo-maçonnique.—D. P.

—*L'Agence Intern. Roma.*

CRIMES DE LESE-CONSCIENCE

Dimanche dernier, de bon matin, soixante cavaliers du train des équipages s'embarquaient à la gare de Lille pour le Maroc.

Pourquoi dimanche matin plutôt que lundi, ou samedi, ou tout autre jour?

tous sur le sol africain; l'impossibilité matérielle de remplir leurs devoirs de chrétiens?

Serait-ce déjà pour habituer ces jeunes gens à la privation la plus cruelle et la plus inhumaine qui les attend presque tous sur le sol africain: l'impossibilité matérielle de remplir leurs devoirs de chrétiens?

Parmi eux se trouvaient des avec celle qui m'est soumise. (Dalde la richess, de la religion et des coutumes et ce en employant vis catholiques fervents, et leurs prêtres, accourus à la gare pour les adieux—des adieux, sans au re voir, peut-être,—commentaient avec colère et douleur cet avenir de leurs fils dont la date mal choisie du départ était un premier augure.

* * *

Car il se passe cette chose atroce au Maroc: il y a là des milliers de braves et jeunes chrétiens, guettés jour et nuit par la mort, et qui n'ont pas de prêtre pour les besoins de leur âme pendant la vie et à l'heure suprême du trépas.

Ah! nous savons que les jouisseurs et les blasés de la libre-pensée s'en moquent. Ils riront une fois de plus de notre protestation. Des consciences opprimées, des souffrances inconsolées, des agonies désespérées, qu'est-ce que cela peut bien leur faire?

Est-ce qu'ils pensent à la mort, eux, dans l'assouvissement béat ou fiévreux de leurs bas appétits et de leurs âpres ambitions? La mort, l'âme, l'éternité; le prêtre, la confession, la communion; les joies infinies et les châtiments éternels de l'au-delà, est-ce que cela existe? Est-ce que cela sert à quelque chose? Est-ce que leur pensée abrutie s'est jamais élevée vers ces hauteurs?

Alors, pourquoi s'en inquiéteraient-ils pour les autres?

Ces autres peuvent s'en aller, là-bas, sous le soleil de feu, risquer leur peau, peiner, suer, faire vaillamment leur devoir. S'ils reviennent, on leur fera une réception. Peut-être leur donnera-t-on un bout de ruban. Mais s'ils restent, tant pis! Le sable du désert ensevelira leur carcasse trouée, et ce sera fini. L'âme, Dieu: "l'homme animal ne perçoit que ces choses".

Mais d'autres les perçoivent, Messieurs les jouisseurs, ils les connaisent et les aiment. Ils y tiennent par-dessus tout. Ils pensent et ils savent qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme. Ils consentent joyeusement à la patrie tous les sacrifices. Mais celui-là, non, jamais!

Et vous, par ignorance, insouciance ou scepticisme, que dis-je? par plaisir, par le calcul d'une cruauté froide et sectaire, par sadisme infernal, vous mettez ces jeunes chrétiens dans les conditions les plus difficiles et les plus inquiétantes pour atteindre cet "unique nécessaire", la suprême aspiration de leurs âmes immortelles.

Vous privez leur coeur d'une amitié sainte, d'une bonté paternelle qui leur rappellerait les douces et salubres affections du foyer lointain.

Vous leur refusez la messe, les offices, les sacrements qui les feraient vivre quelques heures par la pensée à l'ombre du clocher natal, qui réconforteraient leurs âmes croyantes, qui entretiendraient en elles les surnaturelles et mâles vertus.

Vous leur enlevez surtout ce qui amoindrirait le plus l'appréhension inquiète de cette mort qui rôde sans cesse autour d'eux.

Lisez ce bout de lettre dictée par un jeune lieutenant mortellement blessé au combat d'El-Kisba:

Mes chers parents, je ne vous écris pas moi-même parce que je ne le puis pas: un ami veut bien s'en charger à ma place.

Je vais être aussi brave que possible... *J'aurais voulu* mourir en chrétien *parfait: l'absence seule d'un aumônier* m'en empêche.

Je demande à Dieu du plus profond de mon coeur pardon des fautes que j'ai commises. *J'espère* qu'il sera miséricordieux...

J'aurais voulu!... Et cette ultime volonté d'un homme qui sent la vie s'en aller avec les dernières gouttes de son sang juvénile généreusement offert à la France, la France refuse de l'accomplir.

J'espère!... Et cet espoir, le dernier que la patrie aurait pu adoucir pour son enfant martyr et convertir en une douce et suave certitude, la marâtre patrie ne veut pas le combler!

Pourquoi? Pourquoi?

Parce que, tapis dans leurs Loges ténébreuses ou postés sur les degrés du pouvoir, d'ignobles gredins ont décrété que la "République ne subventionne aucun culte" et que l'armée doit être "laïque".

Et, comme la canaille juive au Calvaire, la misérable secte vomit sur ce juste qui meurt pour une noble cause la grossière et impie dérision: "Il a confiance en Dieu, que Dieu lui vienne en aide maintenant, s'il le veut!"

Voici une autre lettre qui me vient du fond de la Bretagne. Elle est toute récente. Elle porte la date du 19 septembre. Je me contente de la transcrire, tant elle est éloquente dans sa simplicité. Sans phrases, sans déclamations sentimentales, elle peint sobrement les anxiétés des familles, et aussi l'état d'âme d'un plus grand nombre d'officiers qui se dévouent là-bas dans la brousse africaine:

Le 22 août dernier, dans une ambulance militaire, mourait un de mes frères soldat au Maroc.

Après vingt-deux jours de maladie, il succombait à une typhoïde. J'ai voulu avoir des détails sur sa maladie et savoir *surtout* s'il avait eu à son chevet un prêtre pour lui administrer les derniers sacrements.

Je me suis adressé au médecin-major. Celui-ci vient de me répondre avec beaucoup de bienveillance, et voici ce qu'il me dit relativement à ma demande sur le présence d'un prêtre:

"Malheureusement votre frère n'a pu avoir un prêtre à son chevet. Il n'y a à... (je passe sous silence le nom de la localité pour ne pas *ficher* ce major, bon samaritain) aucun aumônier, et *depuis déjà huit mois* que je suis ici je *n'ai eu encore le bonheur d'en voir un seul.* Mais il me semble qu'en des circonstances pareilles, *il n'y a pas à désespérer* de la bonté divine, et que votre frère qui était chrétien et croyant aura été accueilli par le souverain Juge, d'autant plus qu'il avait une demande écrite pour obtenir l'assistance d'un prêtre à son lit de mort!

J'espère! disait l'héroïque lieutenant mourant. *Il n'y a pas à désespérer!* dit le bon major.

Ils ont raison, certes. La miséricorde divine doit être grande pour ces généreux chrétiens qui meurent victimes du grand devoir patriotique, avec des sentiments aussi édifiants que ceux dont témoignent ces lettres émouvantes.

Oui, ils ont le droit d'espérer. Mais la patrie, qui bénéficie de leurs sacrifices, n'a pas le droit de rogner, comme elle le fait, les ailes de ces grands espoirs. Elle n'a pas le droit d'éloigner le prêtre dont la parole eût éclairé et doucement bercé l'heure sombre de ces agonies dont le geste sacramentel eût été le signe sensible du divin pardon assuré.

Ils espèrent! Mais ils en sont réduits à ces pâles et mornes espoirs que la visite du Dieu eucharistique eût illuminés et transfigurés en confiantes et radieuses certitudes.

Voyons! Est-ce ainsi que la grande, la généreuse, la noble France doit traiter ses plus héroïques enfants? Est-ce digne d'elle?

Ou plutôt, est-ce bien elle qui veut ces exclusions barbares? Elle interdit les brimades dans l'armée. Serait-ce sa volonté qui imposerait celles-là, plus odieuses et plus scélérates que toutes les autres?

Mille fois non. Les misérables qui prétendent accomplir en son nom ces crimes de lèse-conscience, qui sont, dans l'espèce, des crimes de lèse-patrie et de lèse-humanité, ne peuvent être que des usurpateurs qui mentent, qui trompent et qui trahissent les volontés du plus magnanime des peuples.

Ils sont le pouvoir parasitaire, le chancre qui ronge et déshonore le pays, qui l'empoisonne et l'épuise. Ils sont la judéo-maçonnerie!

Cyr.

LE VETEMENT DE ST-FRANCOIS

Quelle était la couleur du vêtement de saint François d'Assises et quelle était la forme de son capuchon? Etait-il long et pointu?

On a longtemps dissété sur ce sujet, entre les différentes branches de son ordre, et l'on vient d'être fixé par une solennelle "recognition" du vêtement de saint François, précieusement conservé à Florence, au sanctuaire de "Ognisanti". Le général des Franciscains, le Père Pacifique de Monza, en présence des délégués de l'archevêque, a ouvert le reliquaire soigneusement scellé et en a retiré le vêtement roulé.

Au grand étonnement des Franciscains, qui, ainsi que les Capucins, portent la robe de bure marron du Frère Elie, le vêtement de saint François était "blanc foncé" et le capuchon était carré, comme en fait foi le procès-verbal.

Que peut bien être du "blanc foncé" sinon du blanc fané par l'usage et le temps?

Saint François, par humilité, avait adopté le vêtement des laboureurs de l'Ombrie, et cette longue blouse à capuchon pouvait varier de couleur, àtre blanche pour l'un, brune ou verte chez un autre. L'habit ne fait pas le moine et le principal est le bien qu'ont fait les trois ordres et le tiers-ordre de Saint-François.

LES NOMS D'ETOFFES

Le "damas", l' "indienne", la "perse", le "madras" tirent leur nom de leur pays d'origine.

Le "calicot" arrive du Calicut, dans l'Inde.

La taffetas est un mot persan "tafftah", participe passé d'un verbe qui signifie "tisser".

Soie et satin, du latin "seta", dérivent du nom d'une province d'Asie, la Sérique, où se fabriquaient plus spécialement, jadis, ces étoffes.

La "gaze" nous arrive de Gaud, en Palestine.

La "mousseline" doit son nom à Mossoul, ville de la Turquie d'Asie.

Du mot "Mo", qui désigne une chèvre sauvage dans l'Asie-Mineure, et du mot "hair" dont s'appelle le poil de cette chèvre, on a fait "mohair", qui est la sorte d'alpaga que nous connaissons.

La "faille" se fabrique en Flandre. Le mot flamand est "falie".

De l'Orient nous vient le "châle" en arabe "schal", qui veut dire tapis. Car, primitivement, le "schal" servait de tapis.

Le véritable "alpaga" tire son nom de celui d'un ruminant de l'Amérique du sud réputé pour la longueur et la finesse de sa toison.

Enfin, pour nous borner, le "velours" dérive du mot italien "vellute", qui signifie velu; la "lustrine", de ce que l'étoffe est lustrée, et la "dentelle", des petites dents qui la bordent.

ROYAUME LILIPUTIEN

Peu de gens savent, même en Angleterre, que le roi Georges a un "bon frère" dans la personne du roi de l'île Bardsey, située à trois kilomètres de la péninsule de Lloyer, comté de Carnarvon.

Ce petit royaume, qui comprend 77 habitants, y compris le roi et la reine, est absolument indépendant et ne reconnait pas l'autorité du roi d'Angleterre. Les ancêtres du roi actuel ont régné dans cette petite île depuis un temps immémorial; le langage est une sorte de patois tout à fait inintelligible aux Anglais.

Le roi, en dehors de ses attributs souverains, est docteur, maître d'école et officier de l'état civil; il ne doit aucune obéissance aux lois anglaises. Les habitants ne paient pas d'impôts et vivent somptueusement de pain et d'orge, de lait et de beurre.

Aucun journal ne pénètre dans cette île sans pareille, et les habitants ne prennent aucun intérêt à ce qui se passe au delà des rochers.

Ce petit peuple ne connait pas son bonheur!

AU SACRE-COEUR

LA PAROISSE DU SACRE-COEUR. HEURES DES OFFICES PENDANT L'ANNEE

La dimanche:
Messe basse à 8 heures.
Grand Messe à 10.30 heures.
Office du soir à 7.30 heures.
La semaine:
Première Messe à 7 heures, excepté le jeudi.
Deuxième messe à 8.30 heures. Les enfans de l'école assistent à cette messe.
Les confessions:
Tous les samedis à 4 heures et à 7.30 heures.
La veille des fêtes d'obligation.
La veille du premier vendredi du mois.
Tous les matins à l'heure des messes.
Les Sociétés:
Premier dimanche du mois à 7.30 heures p. m., exercice du Rosaire et réunion générale des Cadets du Sacré-Coeur.
Deuxième dimanche du mois à 7.30 heures p. m., réunion des Enfants de Marie.
Trosième dimanche du mois à 7.30 heures p. m., réunion des Dames de Sainte-Anne.
Quatrième dimanche du mois à 7.30 heures p. m., reunion de la Ligue des hommes.
La Société Saint-Jean-Baptiste a ses assemblées le 2me dimanche du mois à 3 heures.
L'Union Saint-Joseph le dernier mercredi de chaque mois à 8 heures p. m.
L'Alliance Nationale le 2me lundi de chaque mois à 8 heures p.m.
La commission scolaire le 3 me mercredi du mois à 8 heures p.m.
Le Choeur de chant a sa pratique régulière tous les vendredis à 8 h.
Le premier vendredi du mois le Saint-acrement est exposé tout le jour de 8 heures a.m. à 8 heures p.m.
Messes à 7 et à 8 heures p.m. 7.45 heures, exercice de la Garde d'honneur.

* * *

Les RR. PP. Portelance et Boyer, o.m.i., sont revenus de Saint-Laurent où ils ont prêché le Jubilé.

* * *

Samedi soir, le Comité de Régie de la Société Saint-Jean-Baptiste a tenu une réunion à laquelle il a discuté plusieurs questions importantes.

* * *

M. l'abbé Bouillon, missionnaire-colonisateur, est revenu hier soir de Tessier, Sask. Après un court séjour au Manitoba, il repartira pour la province de Québec et les Etats-Unis.

* * *

M. Louis-Auguste Breuil, de Saint-Boniface, a épousé jeudi matin Melle Armandine Coquereau, de la paroisse du Sacré-Coeur.

La bénédiction nuptiale a été donnée par le R. P. Anzalone o. m.i.

ST-BONIFACE

Deux demandes d'émission de nouvelles licences, viennent d'être faites aux Commissaires des Licences.

A sa dernière réunion, la Ligue du Sacré-Coeur a adopté la résolution suivante:

Aux Commissaires de Licenses,
Winnipeg.

Considérant que le nombre de licenses accordées dans Saint-Boniface est malheureusement déjà trop considérable et hors de proportion avec les besoins de cette cité;

Considérant que de nouvelles demandes de licences doivent être soumises bientôt, pour augmenter ainsi les désordres lamentables causés par les débits de boisson;

Les soussignés contribuables de la Cité de Saint-Boniface, s'objectent à ces demandes et protestent énergiquement contre tout octroi de licences de gros ou de détail au sein de cette Cité;

Et vos requérants ne cesseront de prier.

Copies de cette résolution ont été déposées à différents endroits pour être signées par les citoyens de Saint-Boniface.

Nous espérons que tous s'empresseront de répondre à l'appel de la Ligue du Sacré-Coeur.

* * *

Les Missionnaires de la Salette, qui avaient avant la création du diocèse de Régina une maison dans le diocèse de Saint-Boniface, viennent d'élire à Suse, Italie, comme supérieur-général, le R. P. Pierre Pajot, assistant-général depuis 1897.

* * *

Mgr Langevin s'est embarqué samedi dernier au Havre, France, sur un navire de la ligne Allan, pour revenir au Canda. Il passera quelques jours à Montréal avant de reprendre le train pour l'Ouest.

Le R. P. Lecompte, s.j., recteur du collège de Saint-Boniface, revient aussi par le même bateau.

* * *

Samedi dernier, les élèves du collège ont eu le congé que Mgr Béliveau leur avait accordé à sa visite.

* * *

Mme Bélanger, d'Ottawa, gravement malade chez son fils à Edmonton, M. Horace Bélanger, est passée à Winnipeg, dimanche matin, en route pour Ottawa.

Elle a été rencontrée à la gare par Mme Joseph Bernier, sa nièce, Melle Bernier, Mme E.-R. Bélanger, de Letellier, Melle Bélanger, son fils M. le docteur Bélanger, de Saint-Pierre, M. Jos. Burke et plusieurs parents.

* * *

Joseph Mireau, âgé de 82 ans, arrivé mardi soir de Balgonie, Sask., s'est fait frapper par un train du Canaen-Nord, en traversant la voie à Norwood. Il a eu les deux pieds coupés. Il a été transporté à l'hôpital Saint-Boniface où il expira.

Le docteur Lachance, coroner, a conclu à un accident. M. Mireau avait une fille de religieuse au couvent de Saint-Boniface, et un fils résidant à Saint-Boniface.

* * *

Le 5 novembre prochain, les contribuables de Saint-Boniface seront appelés à voter un règlement autorisant le prélèvement de $300,000 par vente de débentures pour faire face au coût de construction des égouts. Le même jour, ils voteront aussi un règlement autorisant une dépense de $50,000 pour étendre le réseau de l'aqueduc, par l'installation de machines, la construction de tunnels outre des travaux d'excavations.

* * *

Ce soir, commencera la série de parties de cartes organisée par les Artisans Canadiens-français. Elle se continuera les 11 et 25 novembre et les 9 et 23 décembre. A chaque soirée, des prix seront donnés aux gagnants. Tous les membres de la société sont invités ainsi que leurs parents et leurs amis.

* * *

Les autorités de l'Hôpital de Saint-Boniface ont décidé de reconstruire la partie centrale de l'édifice au coût de $300,000. Tous les plans sont préparés et il s'agit maintenant de trouver les fonds nécessaires. La bâtisse qu'on va démolir et qui se trouve au centre de l'édifice actuel a été construite il y a cinq ans. Depuis, on y fait au sud et au nord de longues additions.

Un examen attentif a fait conclure que les réparations nécessaires coûteraient aussi cher qu'une construction neuve.

Une députation conduite par l'honorable Joseph Bernier a rencontré l'honorable Roblin et lui a demandé l'assistance du gouvernement provincial. Le premier ministre a déclaré qu'il donnerait à la demande toute son attention et qu'on pouvait compter sur sa sympathie personnelle.

MM. J.-A.-F. Bleau, ex-maire, J.-A. Senécal, architecte, le docteur Lachance et plusieurs autres citoyens faisaient partie de cette délégation.

* * *

Le Cercle LaVérendrye de l'A. C. J. C., a voté à san dernière réunie la résolution suivante:

"Sur proposition du camarade E. Gagnon, appuyé par le camarade Albert Auger, les membres du cercle LaVérendrye, de l'A. C. J. C., déclarent qu'ils ont appris avec chagrin la mort de M. Moïse Jutras, père du camarade Norbert Jutras, et offrent à la famille éprouvée leurs plus sincères sympathies.

Que copies de cette résolution soient transmises à la famille Jutras et publiées dans la *Liberté* et le *Manitoba*.

AU CANADA

LES JUIFS DE QUEBEC PERDENT LEUR PROCES

M. le juge Malouin vient de rendre un jugement d'une grande importance dans les trois causes des deux Juifs de Québec qui réclamaient chacun $500.00 de dommages de M. le notaire Plamondon pour avoir fait une conférence sur le péril juif et de la *Libre Parole* qui avait imprimé et publié la conférence.

On s'en souvient la cause fut plaidée en mai dernier et eut du retentissement.

Les défenseurs avaient pour procureurs Mtres J.-E. Bédard, Eusèbe Belleau et J.-A. Lane. Les Juifs étaient défendus par Mtres L.-A. Cannon, de Québec et Jacobs, Couture et Fitch, de Montréal.

L'honorable juge a renvoyé les trois actions avec dépens.

Voici les principaux passages du jugement qui a une très grande importance pour ceux qui font la lutte, non seulement contre la juiverie, mais contre la franc-maçonnerie et autres sociétés ou organisations jugées dangereuses tant au point de vue religieux que social et national:

"Le défenseur Plamondon, dans sa conférence, traite de la race juive en général; il ne fait aucune imputation contre le demandeur en particulier. Cette conférence se compose presqu'entièrement de citations et d'extraits empruntés à des publications étrangères.

Dans l'espèce, le demandeur a-t-il un droit d'action?

Il est de doctrine que "si l'écrit incriminé ne contient aucune allégation ou imputation diffamatoires à l'égard des personnes, mais renferme seulement une discussion plus ou moins violente et passionnée d'opinions philosophiques, sociales et religieuses attribuées à une corporation ou secte religieuse ou à une association, il ne peut y avoir diffamation." (2 le Poittevin, p. 308.)

Ce principe a reçu la sanction de la Cour de Cassation dans une cause qui a beaucoup d'analogie avec celle qui m'est soumise. (Dal- établie à Tananarice, poursuivi- loz, Recueil Périodique, 1894, pp. 25-26.)

Voici les faits:

Dans le courant de décembre 1890 ou de janvier 1891, la mission catholique de Taranarice, agissant sous l'autorité de l'abbé Cazet, évêque de Sarouza, a imprimé et publié une brochure en langue malgache, ayant pour titre "Ny Framasso" (les Francs-maçons). Dans cette brochure, presqu'entièrement composée de citations empruntées à des publications antérieures plus ou moins anciennes, il était dit "que la Franc-maçonnerie emploie, pour recruter ses adeptes, des moyens qui consistent à flatter leurs intérêts mercantiles et leurs penchants pour les plaisirs; qu'elle travaille à éloigner de leurs devoirs familiaux et à dégoûter de leurs occupations journalières comme de leur religion toutes les classes de la société; que son but est de poursuivre le bouleversement des Etats par la destruction des lois, de la richesse, de la religion et des coutumes et en employant vis-à-vis des prosélytes les moyens les plus mensongers; qu'elle ne recule pas devant l'assassinat pour faire respecter les serments prêtés par ses adeptes; qu'elle préconise la destruction des biens de famille, la corruption des moeurs, l'abolition du mariage et de la sépulture, l'adultère, le mépris des devoirs familiaux, notamment de l'assistance due par les enfants à leurs parents dans la vieillesse, et la suppression du culte des morts; qu'elle cherche à pervertir l'enfance et c'est pourquoi elle bâtit un grand nombre d'écoles, que ses fruits sont la révolte contre les pouvoirs établis et l'assassinat des rois; enfin que son but est la ruine de la vraie religion et de beaucoup de systèmes de gouvernements, pour établir un nouvel état de choses."

Iribe et Rigaud, fondateurs de la loge maçonnique récemment établie à Tananarice, et constirent l'éditeur de cete brochure. La Cour d'Aix accueillit sa demande pour le motif: que les énonciations précipitées, quoique ne nommant personne et paraissant s'adresser aux seules doctrines des francs maçons, désignaient clairement à la réprobation publique les sieurs Iribe et Rigaud, fondateurs de la loge maçonnique récemment établie à Tananarive, et constituaient à leur égard des imputations diffamatoires. Sur pourvoi, la Cour de Cassation casse le dit arrêt pour le motif que la brochure "Ny Framasso" et spécialement les passages retenus par la décision attaquée ne contenaient ni allégation ni imputations à l'adresse de personnes déterminées: qu'un examen attentif ne permettrait d'y voir que des appréciations parfois violentes mais n'excédant pas le droit de libre discussions d'opinions philosophiques, sociales ou religieuses attribuées à la franc-maçonnerie.

Le principe parait être celui adopté dans le droit anglais.

Le demandeur m'a cité, entre autres la cause de R. vs Gathercole, rapportée dans Odgers, p. 427, où il a été décidé:

"It is also a misdameanor to libel any sect, company or class of men without mentioning any person in particular provided it be alleged and proved that such libel tends to excite the hatred of the people against all belonging to such or class and conduces to a breach of the peace."

Mais il est à remarquer que cette décision a été rendue dans une poursuite criminelle et est cité avec plusieurs autres sous la rubrique "Criminal law" et que l'auteur ajoute en référant à ces décisions: "...a libel may be indictable though it be not actionable. "Thus, in neither of the above cases, would an action lie for want of a proper plaintiff."

Ces autorités posent le principe qui dans mon opinion, doit servir à décider le présent litige.

Le défendeur dans sa conférence, n'incrimine que la race juive, ses doctrines ses pratiques religieuses et sociales, sans s'attaquer au demandeur en particulier, ni lui attribuer aucun fait précis.

Je suis d'avis que le demandeur, n'étant ni nommé ni spécialement visé, n'a pas de recours civil contre le défendeur et en conséquence, je renvoie son action avec dépens.

Etant arrivé à cette conclusion, il est inutile pour moi d'étudier les autres questions soulevées.

* * *

42 HINDOUS SONT REFUSE

Vancouver, 24.—Quarante Hindous sont retenus ici par les officiers d'immigration. Ils ne sont pas en règle avec toutes les exigences de la loi.

On a demandé des instructions à Ottawa pour faire exécuter les règlements et refuser l'entrée au pays à ces Hindous.

M. Stevens, M. P. dit que c'est une tentative délibérée que les Hindous font pour éviter en groupe les règlements d'immigration.

La situation est critique et les immigrants de cette sorte devraient être déportés, déclare M. Stevens.

* * *

UN CONSERVATEUR ELU DANS MIDDLESEX

London, Ont., 23.—L'échevin S. Frank Glass de cette ville a été élu avant-hier député à la Chambre des Communes pour le comté de Middlesex en remplacement de feu M. Peter Elson.

La majorité du candidat conservateur sur son adversaire, M. Fisher est de 368. Une seule des quatre grandes paroisses du comté et seize polls sur 45 ont donné une majorité à M. Fisher.

Le vote a été comme suit:

	Glass	Fisher
Canton de London..	1,003	621
Missouri Ouest	263	245
Westminster	424	536
Dorchester Nord	363	283
Totaux	2,053	1,685

Il y a eu 500 votes de moins qu'à l'élection de 1911.

Toronto, 22.—Le "Mail and Empire" dit aujourd'hui, dans son article éditorial: "Les électeurs de Middlesex viennent de donner leur opinion sur la façon de gouverner de M. Borden depuis qu'il est au pouvoir. Après avoir entendu les objections de ses adversaires, ils ont élu le candidat conservateur, par une forte majorité donnant ainsi une leçon à Sir Wilfrid et à ceux dont il prend conseil.

Le "Globe" dit de son côté: Le résultat de l'élection de Middlesex est bien propre à encourager les libéraux et à leur inspirer de l'espoir, puisqu'en dépit de l'invasion du comté par les ministres, et de la campagne de la presse conservatrice à l'effet de faire croire aux électeurs que toute la province d'Ontario en bloc approuvait la politique de M. Borden la majorité de son candidat n'en a pas moins été diminuée de 661 à 300 voix.

* * *

ATTENTAT MEURTRIER DANS UNE CATHEDRALE

Hâvre de Grâce, Terreneuve, 24.—Pendant la célébration de la messe dimanche, à la cathédrale, un individu du nom de James Hare, que l'on croit dément, a tiré deux balles de revolver sur le célébrant, Mgr John March, évêque du diocèse de Hâvre de Grâce.

La première balle a blessé légèrement Mgr March à la tête et l'autre a pénétré dans l'autel. Monseigneur March a continué, malgré sa blessure, la célébration du S. acrifice.

Hare était assis paisiblement, quand, pendant la messe, il se leva soudain et tirant un revolver, qu'il pointa vers l'autel, fit feu sur l'évêque de Hâvre de Grâce, qui officiait. Il avait eu le temps de vider deux chambres de son arme avant que quelques robustes pêcheurs réussirent à le désarmer Plus tard, Hare fut remis à la police et mis au cachot.

Cet attentat bien qu'il ne soit que l'acte d'un fou, a créé beaucoup d'agitation et soulevé l'indignation de la population, qui vénère son évêque. Mgr March est évêque du diocèse de Hâvre de Grâce depuis 1906. Il a été consacré dans la cathédrale de sa ville épiscopale, le 4 novembre 1906.

Hare subira un examen médical et sera probablement interné. Comme nous l'avons dit, Mgr March n'est que légèrement blessé, mais il a échappé miraculeusement à la mort, car si la première balle, qui a éraflé le cuir chevelu était passée quelques lignes plus bas, elle lui aurait traversé la tête.

* * *

LA TEMPETE A FAIT RAGE DANS LE BAS DU FLEUVE

Québec, 24.—Une tempête d'une violence telle que les navigateurs ne se souviennent pas en avoir vu depuis longtemps, a sévi la nuit dernière dans le bas du fleuve.

Et ce matin nous parvient la nouvelle de toute une série de désastres maritimes. Plusieurs goélettes qui étaient en route pour Québec avec des cargaisons, ont fait naufrage.

A certains endroits, des goélettes ont été désemparées par la force du vent et englouties avec leur cargaison. On ne raporte, heureusement, aucune perte de vie.

Les deux principaux naufrages sont arrivés à l'Ile aux Grues, où les goélettes "Sirène", capitaine Wilfrid Guimont, de Sainte-Anne des Monts, et la goélette "Ema", capitaine Charles Gagnon, de la Malbaie, ont été assez sérieusement endommagées pour sombrer avec leur cargaison.

La goélette "Sirène" était à la Pointe-au-Pin lorsque l'ouragan éclata. Le capitaine Gagnon et ses trois hommes d'équipage réussirent à gagner le rivage sain et saufs, mais la goélette fut brisée, s'emplit d'eau et coula avec sa cargaison. La "Sirène" n'était pas éloignée du rivage, ce qui permet d'espérer qu'à la marée basse il sera possible de décharger sa cargaison au moyen de voitures. L'embarquement même est considérablement avariée.

La goélette "Ema", propriété du capitaine Charles Gagnon, a été saisie par la tempête au quai de l'Ile aux Grues. Le vent terrible sévit avec tant de force que rien ne semblait devoir lui résister. Le capitaine Gagnon et son équipage, de quatre hommes, purent chercher abri sur le quai, et il n'était que temps, car, fortement pressée contre le quai, la goélette se disloqua, sa quille se brisa et l'eau l'envahit si rapidement, que dans l'espace de quelques minutes elle sombrait avec son contenu.

Une troisième goélette, celle du capitaine Eugène Tremblay, de la Malbaie, essuya aussi la tempête près de l'Ile aux Grues. Elle fut si violemment secouée par l'ouragan qu'elle se disloqua et commença à faire eau. Le capitaine Tremblay chercha abri à l'Ile aux Grues, et est parti ce matin pour se rendre à la Malbaie, où il a dû arriver sans accident, car sa goélette n'était pas assez endommagée pour l'empêcher de continuer sa route.

Les goélettes "Ema" et "Sirène" étaient en route pour Québec.

On rapporte aussi que la goélette "Sea Star", de M. Achille Gagnon, a été renversée sur le quai des Eboulements auquel elle était amarrée, et engloutie avec sa cargaison. Son équipage serait sain et sauf.

Les communications télégraphiques étant interrompues, nous n'avons pu réussir à contrôler cette information.

Ces naufrages se sont produits pour la plupart, entre trois et quatre heures, ce matin, c'est-à-dire à l'heure où le vent soufflait à Québec avec le plus de rage.

La goélette "Daisy", capitaine Blais, de Lévis, que l'on croyait perdue en revenant de la Côte Nord, a porté secours à la goélette "Eva M, Halifax", propriété de M. Joseph Bilodeau et commandée par le capitaine O. Chevalier, qui a été désemparée par la tempête et a péri corps et biens sur les bancs de Manicousgan Son équipage de quatre hommes a été recueilli par la goélette du capitaine Blais.

Plusieurs autres goélettes étaient aussi en mer et bien qu'on n'anticipe pas d'autres désastres on croit que ces bateaux ont dû souffrir beaucoup de la tempête.

Une dépêche reçue aujourd'hui au département de la marine, confirme les renseignements précipités et ajoute qu'une goélette est à la dérive entre l'Ile aux Grues et la Grosse-Ile.

* * *

ON LE RECOIT EN CHANTANT

Pain Court, Ont., 23.—Les enfants de l'école bilingue de Pain Court ont eu la visite de l'inspecteur protestant. Il fit son apparition un peu avant neuf heures.

En le voyant arriver les enfants allèrent s'informer à qui de droit ce qu'ils devaient faire. On leur répondit de faire ce que leurs parents avaient dit de faire. Ils nous ont dit de sortir: dirent-ils. —Eh, bien sortez.—Nous ne pouvons pas, ajoutèrent-ils, nous sommes dehors.—Alors c'est encore plus facile, restez dehors.

Ils n'hésitèrent pas à mettre l'avis de leurs parents en pratique Ils passèrent l'avant-midi à jouer dans la cour en chantant à pleins poumons "O Canada".

L'inspecteur protestant repartit en disant aux élèves: "Boys and girls I am sorry for you". Il n'y a pas de doute qu'il était plus sorry que les boys and girls en cette occasion.

Oui, c'est souverainement regrettable pour tout le monde et ce double inspectorat que nous ne voulons pas et que nous ne pouvons pas accepter ne peut que produire un effet désastreux pour tout le monde et surtout pour le gouvernement qui fournit l'occasion de former une génération de lutteurs énergiques.

UNE OPINION

Sous le titre "Un gros journal et ses fantaisies", notre confrère le *Northwest Review* rabroue de belle façon le *Free Press*.

Le *Northwest Review* écrit:

"Ces derniers mois, le *Free Press* s'est donné beaucoup de mal au sujet de l'état de l'éducation au Manitoba. Il a été jusqu'à faire les frais de l'envoi d'un représentant spécial pour s'enquérir de la conduite des écoles bilingues dans divers districts, il a fait tout son possible pour alimenter la lutte à Saint-Claude, il s'est fortement trémoussé au sujet des amendements Coldwell à la Loi des Ecoles Publiques, et pas un instant il n'a cessé de proclamer les mérites de sa panacée à tous les maux de notre système éducationnel: une loi d'instruction obligatoire Nous croirerions avec plaisir que dans toute cette agitation, il n'eut vue que le seul bien-être des générations grandissantes dans cette province, mais notre foi en son désintéressement est par moments fortement éprouvée. Voyez, par exemple, ses déshonnêtes remarques au sujet de la convention des instituteurs bilingues à Saint-Boniface, la semaine dernière. Le reporter délégué à cette convention pouvait ne pas comprendre le français ou encore son rapport a pu échapper les yeux de censeur du chef du service des nouvelles locales. Mais un GROS journal, qui prétend avoir du décorum et travailler dans les intérêts de la communauté en général, ne tolérerait pas un moment de telles allusions dédaigneuses. En lui-même, cet incident serait trop insignifiant pour être relevé s'il ne faisait partie d'une campagne générale poursuivie durant ces derniers mois.

Une critique générale et la recherche des imperfections sont le fait d'un cerveau malade. Cela n'a aucun droit à la sympthie et à l'appui des hommes intelligents. N'importe qui peut souligner la nécessité d'un plus grand nombre d'écoles et d'un meilleur matériel dans les districts ruraux, et particulièrement dans les districts où se trouvent les établissements européens. Mais des écoles sans professeurs ne rémédieront pas au mal et il est constaté impossible à l'heure actuelle de trouver des maitres compétents pour les écoles déjà construites. Chose facile que de suggérer l'envoi de professeurs de langue anglaise qualifiés dans ces districts mais il n'y a au Manitoba au moment où nous écrivons nulle loi donnant au département le pouvoir d'arrêter les professeurs et de les conduire là où le besoin s'en fait sentir. Et d'eux-mêmes ils refusent d'y aller. De plus les parents peuvent invoquer les clauses de l'arrangement de 1897 et refuser d'accepter des professeurs de langue anglaise. Une telle conduite placerait le *Free Press* dans une situation difficile car ce fut une part de la législation rémédiatrice de ses amis —vaine tentative de rémédier à l'écorchement des catholiques en 1890."